LE

JUBILÉ PONTIFICAL

À

L'UNIVERSITÉ LAVAL

MONTREAL, LE 11 JANVIER 1888

Montréal:

IMPRIMERIE GÉNÉRALE, 45 PLACE JACQUES-CARTIER

1888

BX1374
J8

LE JUBILÉ PONTIFICAL

À

L'UNIVERSITÉ LAVAL

MONTREAL, LE 11 JANVIER 1888

Le 11 janvier dernier, l'Université Laval, à l'occasion du jubilé sacerdotal de sa Sainteté Léon XIII, voulant rendre au Saint-Père un hommage semblable à ceux qu'il reçoit en ce moment des institutions catholiques du monde entier, conviait la société de Montréal à une soirée tout entière consacrée à l'éloge du Souverain Pontife.

Un auditoire considérable, répondant à l'invitation, s'était réuni dans la Salle du Cabinet de lecture Paroissial, gracieusement offerte par le Séminaire de St-Sulpice. Sa Grandeur Mgr Fabre, archevêque de Montréal, vice-chancelier de l'Université, présidait, ayant à sa droite Mgr Antoine Racine, évêque de Sherbrooke, à sa gauche, Mgr Moreau, évêque de St-Hyacinthe. Un nombreux clergé attestait par sa présence qu'aucune fête pontificale ne lui est étrangère. On remarquait dans les rangs ecclésiastiques des vicaires-généraux, les supérieurs et les professeurs de plus d'un collège affilié à l'Université, les curés de plusieurs paroisses de la ville et des trois diocèses, les représentants de la plupart des maisons religieuses de la ville. Dans l'auditoire laïque, la magistrature et la politique, l'administration, les carrières libérales et la presse, la finance et le commerce étaient largement représentées et composaient une réunion d'où le nombre n'excluait pas la distinction. Les professeurs des quatre facultés, revêtus de la toge aux parements d'hermine, occupaient l'estrade, présidés par le vice-recteur, M. l'abbé Marcoux.

La salle, ornée de tentures aux couleurs pontificales, laissait

voir entremêlées les armes des anciens gouverneurs de la Nouvelle-France et de ses défenseurs illustres, de ses grands évêques et de ses familles nobiliaires : d'Argenson et Daulac des Ormeaux, Frontenac et Talon, Vaudreuil et Montcalm, Briand et Lacorne de St-Luc, Châteauguay, Hertel, Lemoyne, de Salaberry, de St-Ours, de Boucherville et tant d'autres. En une place d'honneur, les armes groupées du Métropolitain et de Nos Seigneurs de la Province de Montréal, celles du Cardinal, les écussons alliés de St-Sulpice et de Mgr de Laval semblaient offrir l'hospitalité aux illustrations aînées et convier les gloires du passé à cette fête du présent. Les couleurs de France et de Grande-Bretagne, celles de l'Irlande sœur et de l'Union Américaine disaient assez haut le caractère de l'Université catholique, ouverte sans distinction aux croyants de toutes les races. La présence du drapeau de nos zouaves pontificaux—maintenant à l'honneur après avoir été à la peine—confirmait le caractère à la fois religieux et national de la fête et rappelait que la devise du glorieux étendard : *Aime Dieu et va ton chemin !* est celle de tout un peuple.

Il serait superflu de rappeler ici les phases de cette soirée. L'Université Laval, en cette circonstance, a constaté une fois de plus avec bonheur les protections augustes, les sympathies précieuses qui l'entourent et l'encouragent dans l'œuvre qu'elle accomplit. Elle prie aujourd'hui ses protecteurs et ses amis d'agréer en retour l'hommage de ses remerciements, et pour consacrer le souvenir d'une fête qu'elle oserait appeler une fête de famille, elle a réuni dans ces pages les vers et les discours qu'ont inspirés aux orateurs de la soirée les traits divers et si caractérisés de la grande figure pontificale.

Heureuse, si elle peut ainsi acquitter faiblement la dette de reconnaissance contractée envers un pape dont elle ne saurait énumérer les bienfaits, et conserver à des mémoires amies d'éloquentes paroles qu'il eût été malheureux, sans doute, et peut-être ingrat d'oublier.

MONTRÉAL, le 15 février 1888.

ODE A LÉON XIII

Vers composés pour la circonstance par M. J. A. Poisson et dits par l'auteur

---

I

Rome païenne avait la terre pour vassale,
Et la foulant du pied, débauche colossale
Qui depuis si longtemps secouait l'univers,
Dans sa puissante étreinte et sa caresse immonde
Elle avait sans repos épouvanté le monde
Par l'éclat de sa honte et le bruit de ses fers.

Empereurs, proconsuls, nobles patriciennes,
Affranchis de la veille ou familles anciennes,
Des dolmens d'Armorique aux sables de Memnon,
Des colonnes d'Hercule aux rives d'Ionie
Tous, quelque fût le rang, la race ou le génie,
Avaient de la vertu même oublié le nom.

Les peuples haletaient sous la verge romaine ;
Sous le pied des Césars cette poussière humaine
Ne connaissait pour Dieu que l'aveugle destin.
Secoué par l'orgie infâme, universelle,
Sous son souffle brûlant le genre humain chancelle
Ainsi qu'un débauché qui sort d'un long festin.

Et les sages, voyant s'écrouler tout un monde,
Disaient : Quand donc luira la lumière féconde
Qui de ce noir chaos doit dissiper la nuit ?
Et voilà que soudain, marquant l'ère chrétienne,
Sur le ciel obscurci de la Rome païenne,
Eclairant le Thabor, un nouvel astre luit.

Pendant qu'au Quirinal s'amoncelaient les crimes,
Que le monde éperdu penchait vers les abîmes,
Que Rome sous le poids de sa honte courbait,
Léguant au genre humain sa maxime sévère,
L'Homme-Dieu, tout meurtri, gravissait le Calvaire
Et mourait sans faiblir sur l'infâme gibet.

Le roc s'émeut, le sol frémit ; fait sans exemple,
Le ciel même se trouble et le voile du Temple,
Au *consummatum est*, soudain s'est déchiré.
L'homme seul est aveugle en face du mystère,
Et sur l'humble tombeau du Sauveur de la terre,
Seules dans tout Juda, deux femmes ont pleuré !

Mais ces pleurs du salut de l'homme sont le gage ;
Et la goutte de sang qu'en son dernier outrage
Le soldat fit jaillir de ton côté sanglant,
O Christ, un jour sera l'inépuisable source
Où l'humanité lasse, interrogeant sa course,
De siècle en siècle ira plonger son front brûlant.

Parmi ces grands, ployés sous le poids des rapines,
Oh ! qui recueillera ta couronne d'épines ?
Qui donc boira le fiel dont tu fus abreuvé ?
O Fils du Dieu vivant, ô martyr volontaire,
Tombé sous le fardeau des crimes de la Terre,
Pour te venger des Juifs quel César s'est levé ?

Fils obscurs d'Israël, mais grandis par leur rôle,
Douze pêcheurs armés de la sainte parole,
Seuls, font fuir devant eux la foule des rhéteurs.
Du seul Verbe inspirés, leur souffle prophétique
Fait crouler les autels, et la sibylle antique
Aux humains ne dit plus ses oracles menteurs.

Les disciples, errants au fond des catacombes,
Se pressent autour d'eux et peuplent de leurs tombes
Les vastes profondeurs de ces sombres caveaux.
Mais bientôt ces héros se partagent le monde,
Et, noble écho des cieux, leur parole féconde
Souffle dans tous les cœurs l'espoir des jours nouveaux.

Leur pas fait chanceler les dieux au pied d'argile ;
Pour annoncer la loi de l'étrange Evangile,
Leur voix par l'univers sonne comme un clairon.
Quand Rome épouvantée en tremblant délibère,
Ils tomberont, bravant la fureur de Tibère,
La cruauté de Claude et le bras de Néron.

Qu'importe que le peuple en émoi crie : " Aux bêtes ! "
Que sur le dur pavé rebondissent leurs têtes !
Que leurs corps soient broyés sous l'essieu lourd des chars!
Ils volent au trépas la figure sereine,
Car ces torrents de sang qui rougissent l'arène
Emporteront demain le trône des Césars !

Et les Romains, troublés au milieu de leurs fêtes,
Disaient dans leur orgueil: Quels sont donc ces prophètes?
Nommez-nous donc ce dieu qui nous est inconnu!
Ce dieu, son nom bientôt luira sur toute cîme,
Et le juif vagabond, châtiment de son crime,
Un jour sera le seul qui l'aura méconnu.

Pierre en tremblant l'épèle, et tout l'Olympe croule;
La tourbe des faux dieux dans la poussière roule:
Ainsi tombaient jadis les orgueilleux Titans.
Le ciel calme et serein des chrétiens s'illumine.
Dieu veut que par la croix Rome encore domine
Et plane sur les flots, les peuples et les temps.

Ainsi que l'ont prédit tous les livres bibliques,
Trônes ruisselants d'or, austères républiques
Crouleront sous le vent des révolutions.
O royautés d'un jour, superbes dynasties,
Dans le gouffre commun vous êtes englouties;
La poussière d'un siècle a comblé vos sillons.

Le lierre grimpe aux flancs noircis du Colisée.
Les Césars ne sont plus, et leur cendre pesée,
O néant! peut tenir dans la main d'un enfant.
Charlemagne endormi voit crouler son empire.
Ephémère grandeur, Napoléon expire.
Et, seule, de l'oubli leur gloire les défend.

Mais ainsi qu'au désert les hautes Pyramides,
Etonnant le regard par leurs formes splendides,
Survivent, seuls témoins d'un temps évanoui,
De même, survivant aux plus sombres naufrages,
L'Eglise, toujours jeune, à travers tous les âges
Luira, phare immortel, sur le monde ébloui.

Car il est ici-bas, il est une couronne
Que le Très-Haut soutient, que l'amour environne,
Qui du temps destructeur n'a pas connu l'affront.
Tombé des mains de Dieu, ce noble diadème
Est le seul qu'ici-bas le Christ porta lui-même
Et que des fronts mortels sans faiblir porteront.

O Pontife suprême ! O successeur de Pierre !
Pape des premiers jours ou de l'heure dernière,
Toujours rayonnera ton regard paternel.
Tout passe, tout s'effondre, et toi seul tu demeures,
Car au cadran du Temps les siècles sont des heures
Pour celui qui remplace ici-bas l'Eternel !

Tu n'as ni fiers archers ni puissants capitaines,
Et quand vers d'autres cieux, sur des plages lointaines,
Rugissent les canons de nos modernes Tyrs,
O Prince de la Paix, tu n'as pour tous tonnerres
Que les accents émus de tes missionnaires,
Et tes droits sont scellés du sang de tes martyrs.

II

Gloire à toi, Léon Treize ! immortelle figure
Qu'un siècle sans rival marque en traits rayonnants,
Esprit au vol puissant dont la vaste envergure
Plane sans nul effort sur les cinq continents.

Oh ! jette avec orgueil un regard sur ce globe ;
Du haut du Vatican que domine la croix,
Toi qui portes la paix dans les plis de ta robe,
Vois accourir, ému, les peuples et les rois.

A l'aurore, au couchant, des monts et des vallées
Un hymne universel s'élance vers les cieux.
Au milieu de la nuit, les cloches réveillées
Sonnent par l'univers l'alleluia joyeux.

Temples aux vieux piliers, modernes basiliques,
Voyez ! La foule accourt sous vos sombres arceaux.
Le murmure imposant des prières publiques
Fait s'éveiller les morts, tressaillir les berceaux.

C'est qu'en ces jours bénis où la terre flétrie
Se ressouvient du ciel, le chrétien, consolé
Des deuils de son foyer, des maux de sa patrie,
Salue avec transport l'immortel jubilé.

Tout se tourne vers toi. L'auguste souveraine
Qui depuis cinquante ans préside à nos destins,
Avec grâce honorant ta majesté sereine,
Devant toi voit courber un de ses ducs hautains.

Comme jadis on vit les bergers et les mages
A l'enfant du miracle apporter leur encens,
O vieillard, en ce jour tu reçois les hommages
Des plus humbles tribus, des rois les plus puissants.

Fontaine aux pures eaux, source jamais tarie
Où viennent s'abreuver les peuples altérés,
La Pologne en lambeaux et l'Irlande meurtrie
Ne lèvent que vers toi leurs bras désespérés !

En cet étrange siècle où la force stupide
Plane au-dessus du droit, déchirant les traités,
Tu fais entendre seul ta parole intrépide,
Seul ton front resplendit des célestes clartés.

Pour maître ayant Dieu seul, libre de tout servage,
Souverain sans armée et toujours obéi,
Tu parles, et l'écho, de rivage en rivage,
Répète à l'univers l'*Immortale Dei.*

Tu parles, et ta voix comme le Verbe roule
Et confond les projets des plus fiers potentats,
Et ta lèvre inspirée enseigne d'où découle
L'autorité des rois, le bonheur des Etats.

L'Eglise est sous ta garde, et seule ta main touche
Aux tables de la loi que le Christ nous donna ;
Et lorsqu'à l'univers il parle par ta bouche,
Dieu ne fait plus tonner les foudres du Sina.

Quand du monde affolé les nations tremblantes
Voient leurs droits, conservés sur de vieux parchemins,
Détruits par le boulet ; que leurs veilles sanglantes
Ne font place aujourd'hui qu'aux mornes lendemains,

Ta voix douce leur dit : " Hommes, vous êtes frères !
Pour mon cœur paternel vous êtes mes enfants."
Et s'ils tombent meurtris sous des lois arbitraires,
Toi seul tu les soutiens, toi seul tu les défends.

Plus heureux que le Christ au jardin solitaire,
Toi, vieillard sans palais, sans trône et sans soldats,
Tu vois tournés vers toi tous les vœux de la terre,
Et tu n'as pas subi le baiser de Judas !

Captif au Vatican, étranger dans ta Rome,
Epiant dans les cieux l'étoile des beaux jours,
Si loin que puisse aller l'activité de l'homme,
Ton zèle, ô grand pasteur, la précède toujours.

Devançant sur les mers les plus fiers capitaines,
Enfants de Dominique ou fils de Loyola,
Votre sang répandu sur les plages lointaines
Fait dire au voyageur : " L'Eglise a passé là ! "

L'Eglise a passé là, noble consolatrice
Semant sur son chemin l'espérance et l'amour.
Nuls pleurs qu'elle ne sèche, et nulle cicatrice
Que son baume divin ne ferme sans retour.

Aussi, pontife saint, les peuples te bénissent.
De partout vois venir les petits et les grands.
Dans un vaste concert toutes les voix s'unissent,
Se fondent tous les cœurs, se mêlent tous les rangs.

Le riche accourt avec ses superbes offrandes,
Et le pauvre à tes pieds jette son humble don ;
Mais tes augustes mains, ouvertes toutes grandes,
Laissent pleuvoir sur tous la paix et le pardon.

Défilant sous tes yeux, la foule recueillie
T'acclame en un cortège immense et triomphal.
O père, tu parais si grand que Rome oublie
Qu'il est un faible roi qui trône au Quirinal.

La couronne de fer des rois de Lombardie
Sur son débile front pèse trop lourdement,
Et la cendre du père à peine est refroidie
Qu'il tremble devant toi, vieillard doux et clément.

Elle n'est plus à toi, la ville aux sept collines,
Elle n'est plus à toi, l'immortelle cité,
Mais pour la contempler quand, le soir, tu t'inclines,
De la reprendre un jour tu n'as jamais douté.

Ton esprit reconstruit les siècles en poussière,
Le passé se déroule, et, relevant le front,
Tu vois les vieux Césars succomber devant Pierre,
Et tu dis : " Les nouveaux à leur tour tomberont."

Parmi la multitude immense qui se presse
Afin de t'acclamer, vieillard aux traits sereins,
Du monde partageant la commune allégresse,
Nous t'avons envoyé de pieux pèlerins.

Dans le vaste horizon que ton regard embrasse,
Sur un peuple au berceau daigne jeter les yeux.
Etonné de notre œuvre, oh ! bénis notre race,
Les travaux à venir, le repos des aïeux.

Comme les chérubins qui couvraient de leurs ailes
L'arche sainte cachée au sommet du Nébo,
Nos prêtres ont veillé, gardiens toujours fidèles,
Sur la religion qui fut notre flambeau.

Et ceux-là qui voudraient de la foi des ancêtres
Effacer pour toujours l'empreinte sur ces bords,
Devront, fouillant le sol, pour en devenir maîtres,
Jeter aux quatre vents la cendre de nos morts :

Semblables à ces Grecs qui, levant chaque pierre
Sous laquelle dormait tout un monde éclipsé,
Des tombeaux de Délos dispersaient la poussière,
Pour enlever au sol les traces du passé.

Bénis-nous ! Nous avons, exempts de défaillances,
Accepté vaillamment le sacrifice offert.
Pour conquérir nos droits, défendre nos croyances
Quel peuple a plus lutté ? Quel peuple a plus souffert ?

Bénis-nous ! Pendant que les modernes Ninives
Voient leurs temples déserts et le Christ insulté,
Pour consoler ton cœur, contemple sur ces rives
L'antique foi gardant la jeune liberté.

Bénis-nous ! Quand la France en pleurant te rejette,
Ici la foi féconde élève des autels,
Et l'homme de prière avec le pardon jette
Des paroles de paix sur nos restes mortels.

Bénis-nous ! De tes droits nous prenons la défense.
Dans le temple grandit le jeune Eliacin,
Et nous accoutumons les lèvres de l'enfance
A prononcer le nom du Seigneur trois fois saint.

Bénis-nous ! Nous avons par l'Amérique immense,
Pionniers sans rivaux et semeurs vigoureux,
A pleines mains jeté l'héroïque semence
D'où surgirent un jour nos martyrs et nos preux.

Bénis-nous ! Nous avons, légende colossale,
Un passé qu'on parcourt avec étonnement :
Un monde découvert par l'immortel LaSalle,
Et le Christ confessé par Jogue et Lallemand.

Bénis-nous ! Nous avons gravi notre Calvaire.
Sans tache est le passé, s'il n'est pas sans défaut.
Aux flammes du bûcher notre berceau s'éclaire,
Et notre liberté surgit de l'échafaud.

Mais sur nous maintenant plane la paix sereine,
Et fidèles au trône ainsi qu'à notre foi,
Hier nous avons dit : Gloire à l'illustre reine !
Aujourd'hui nous crions : Pontife, gloire à toi !

SA SAINTETÉ LÉON XIII

DISCOURS DE L'HON. M. CHAUVEAU,

Docteur en droit et ès-lettres, Chevalier des Ordres de Pie IX et de S. Grégoire, ancien ministre, Doyen de la Faculté de droit à Montréal.

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs.

Sept cent quatre-vingt-trois ans après la fondation de Rome, alors que cette ville régnait sur tout le monde connu, alors qu'elle avait réuni dans ses murs la science, les cultes, les richesses, les arts, les produits les plus divers des autres cités, alors que le titre de citoyen romain était l'équivalent d'une dignité et que quelques-uns d'entr'eux, sous le nom de gouverneurs ou de proconsuls, commandaient au petit nombre de rois qui avaient encore retenu comme une ombre de pouvoir : il arriva que, dans une des possessions les plus récemment assujetties, le fils d'un charpentier dit à deux pauvres pêcheurs qu'il rencontra sur les bords de la mer de Galilée : " Suivez-moi, et de pêcheurs de poissons je vous ferai pêcheurs d'hommes."

Et le même homme dit encore à l'un d'eux — ces pêcheurs l'ayant suivi pendant près de deux ans avec d'autres prolétaires—qu'il lui donnerait les clefs du royaume des cieux et qu'il ferait de lui le fondement d'une institution qui durerait autant que le monde.

Certes si un des courtisans de Tibère qui régnait à Rome avait entendu ce discours, ne se serait-il pas demandé lequel de ces deux hommes était le plus insensé, celui qui faisait ces étranges promesses ou celui qui les acceptait ?

Et si on lui avait dit que celui qui faisait la promesse mourrait bientôt à Jérusalem dans le supplice le plus ignominieux, et que celui qui l'acceptait périrait par le même supplice à Rome non loin du palais des Césars, et que, précisément à cause de cela la promesse serait de tout point réalisée, l'hilarité du courtisan n'aurait-elle pas été toute naturelle ?

Mais si l'avenir se déroulant à ses yeux, il eût pu voir le monde changer de face, la religion instituée par le fils du charpentier survivre aux persécutions, c'est-à-dire surnager sur des mers de sang, l'empire romain s'écrouler, mais revivre sous les héritiers légitimes du pêcheur de Galilée, s'il eût pu contempler cette grande institution de la papauté, résistant seule aux invasions des barbares et aux révolutions modernes, s'il eût vu défiler devant lui cette longue succession de Pontifes qui, s'ils n'étaient inspirés, formeraient encore la plus illustre série historique de grands hommes et de bienfaiteurs de l'humanité, ah ! nul doute que, bien différent de ceux qui de nos jours, connaissant toutes ces choses, les méprisent et les blasphèment, le courtisan de Tibère ne se fût précipité aux pieds de ces deux hommes, adorant le premier comme le fils de Dieu, Dieu lui-même descendu du ciel pour y remonter, et vénérant dans le second le représentant que son maître devait laisser après lui, le chef d'une sainte et glorieuse dynastie qui doit se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

C'est assez vous dire qu'à nos yeux la succession apostolique est une des plus éclatantes et des plus irrésistibles démonstrations de la vérité du christianisme, et que, si l'on doit s'étonner de ce que tant de gens qui ont à cœur de porter le nom de chrétiens se privent de cette arme puissante contre les diverses écoles

d'incrédulité, d'un autre côté on peut très bien concevoir l'acharnement avec lequel tous les ennemis de ce nom s'attaquent à ce vivant témoignage de notre foi.

Animés d'un même esprit, revêtus d'une même autorité, continuant une même œuvre, nos Pontifes ont cependant retenu chacun le caractère que la nature leur avait donné, caractère merveilleusement adapté dans tous les temps aux évolutions sociales qu'ils avaient à diriger ou contre lesquelles ils avaient à se défendre.

Pour appliquer cette observation au Pontife régnant dont l'univers catholique célèbre le demi-siècle de sacerdoce, comme il a célébré naguère celui de son prédécesseur immédiat, le bon, le saint, l'immortel Pie IX, nous allons jeter un simple coup d'œil sur la carrière de Léon XIII, considérant l'homme plus encore que le Pontife. Les qualités naturelles de son cœur et celles de son intelligence, le développement des unes et des autres par l'éducation et par l'instruction, enfin l'influence de ces qualités ainsi développées sur la direction de la conscience humaine dans les temps que nous traversons, nous occuperont successivement.

Fils d'une noble famille qui ne connut guère de la grandeur que les charges, qui n'eut en partage ni la misère ni l'opulence, naturellement porté à la méditation et à l'étude, mais très susceptible par tempérament d'aimer une vie active et de faire de grandes entreprises surtout sous l'impulsion du devoir, celui qui devait être Léon XIII fut élevé par une mère pieuse dans tous les sentiments d'une dévotion éclairée. L'imagination du poète, la sagesse du diplomate, la fermeté du gouvernant, la tendresse du pasteur des âmes, la généreuse ardeur du savant, tout cela se trouvait en germe dans l'enfant dont ses premiers maîtres purent dire que son intelligence était aussi vive que son cœur était bon et pur.

Les contes gracieux qui ont bercé notre enfance nous représentaient certains êtres surnaturels, bienfaisants ou malfaisants, convoqués pour la naissance des princes et leur donnant en cadeau telle ou telle qualité. Le jeune Pecci eut mieux que cela. Sa pieuse mère crut ne pouvoir réunir trop de protecteurs célestes pour veiller sur lui. Elle lui donna le nom de Joachim, parce qu'elle portait elle-même le nom de la mère de la Vierge Marie; elle y ajouta celui de Vincent à cause de sa très grande dévotion

au célèbre thaumaturge espagnol de l'ordre des dominicains, et ceux de Raphaël et de Louis. Il avait enfin reçu en héritage de ses ancêtres toutes les qualités propres à une famille qui s'était distinguée dans l'Eglise, dans l'Etat et dans l'armée. On montre à Sienne le palais des Pecci et à Carpineto, nid d'aigle construit au flanc d'une des montagnes du pays des Volsques, le château assez modeste où naquirent le Pape et son frère le cardinal, plus âgé que lui de trois ans.

Trois ordres religieux ont exercé une grande influence sur sa jeunesse, et chacun d'eux semble avoir mis son empreinte sur cette âme si bien douée.

Sa mère avait, ainsi que toute sa famille, une affection particulière pour l'ordre de Saint-François d'Assise; des religieux de cet ordre avaient un couvent près de Carpineto; rendus plus intéressants encore par les malheurs qu'ils avaient éprouvés pendant la révolution, ils purent facilement nourrir dans le cœur de l'enfant cette tendre piété, cette ardente charité qui caractérisent l'ordre séraphique. A huit ans, le jeune Vincent—sa mère affectionnait ce nom plus que les autres—fut envoyé au collège des Jésuites à Viterbe, et il passa de là au Collège romain. Inutile de dire que l'amour des sciences et des lettres, comme inné chez lui, fut admirablement cultivé par ces maîtres habiles, savants et zélés.

Enfin, par l'inspiration sans doute de son patron dominicain, il fit une étude approfondie des œuvres de Saint-Thomas, et cette largeur de vues, cette profondeur philosophique, cet esprit d'analyse et de généralisation si nécessaires à la solution des problèmes qui surgissent chaque jour à notre époque, qualités que Léon XIII possède à un si haut degré, peuvent facilement se reconnaître à l'influence de l'Ange de l'école.

Du reste, ces trois grandes institutions monastiques et d'autres encore qui ont chacune leur caractère propre et tendent au même but par des voies différentes, trouvèrent plus tard dans le Pontife un protecteur impartial et zélé.

Jamais terre mieux préparée ne reçut d'aussi multiples semences, et pour employer des expressions mystiques qui ne sont pas déplacées dans un pareil sujet, jamais âme ne correspondit mieux aux grâces nombreuses et variées qui lui furent prodiguées.

A l'Académie des jeunes nobles où il fit des études spéciales, pour se préparer à la carrière diplomatique ; à la Sapience, où il conquit tous les degrés avec facilité, on le trouva toujours au premier rang. Cependant, comme le fait remarquer le plus récent et le plus autorisé de ses biographes, M. O'Reilly, élève du Séminaire de Québec et Docteur de notre Université, il eut pour compagnons d'études des hommes qui tous ont joué depuis un grand rôle dans l'Eglise ou dans la société. Mais un travail opiniâtre, constant et poussé jusqu'aux extrêmes limites qu'une santé faible et périclitante lui imposait, le faisait triompher de tous les obstacles.

Pour mieux le préparer à présider à l'Eglise universelle, la Providence a voulu sans doute qu'il y eût la plus grande variété dans les éléments de ses succès, de même qu'il y avait une sorte d'universalité dans les aptitudes de son intelligence et dans les ressources de son caractère.

La même intention semble aussi avoir dirigé l'autorité suprême dans le choix des charges qu'elle lui confia.

Gouverneur de Bénévent, délégué papal à Pérouse dans des temps et avec des missions également difficiles, nonce en Belgique, puis bien des années évêque à Pérouse, il était mûr pour le cardinalat longtemps avant de revêtir la pourpre romaine.

La fermeté, la sévérité même qu'il déploya dans ses deux premières missions ; la conciliation, les mesures pratiques qui succédèrent à des rigueurs nécessaires ; l'habileté hors ligne dont il fit preuve à la Cour de Bruxelles, la manière dont il sut se faire estimer à Londres et à Paris en revenant de sa mission ; l'ardeur religieuse, le zèle éclairé, le soin vigilant qu'il prit de toutes choses dans son long épiscopat ; les nombreuses lettres pastorales qui attirèrent l'attention de l'Italie et même celles de l'Europe, et dans lesquelles il traita de toutes les grandes questions du jour, combattant vaillamment et humblement sous la conduite du grand Pontife qu'il devait remplacer, n'était-ce pas les dignes préludes de tout ce qu'il a fait, depuis qu'il occupe la chaire de Saint-Pierre ?

Les réformes importantes qu'il opéra de suite autour de lui et qui firent tant murmurer, ne rappellent-elles point, quoique dans un tout autre genre, la sévérité des mesures répressives qu'il prit à Bénévent et à Pérouse ?

Les soins qu'il avait donnés à l'instruction publique dans son diocèse, la manière dont il s'occupa de la question des écoles en Belgique, négociant habilement tout ce qui s'y rapportait, présidant à la restauration de l'Université de Louvain et recommandant l'établissement d'un collège belge à Rome, ne présageaient-ils point ce qu'il a fait depuis pour d'autres pays et particulièrement pour les Etats-Unis et pour le Canada, protégeant notre Université, autorisant la fondation d'un Séminaire canadien à Rome, confié à la vénérable maison de Saint-Sulpice, et encourageant l'établissement d'une nouvelle université catholique dans la grande République voisine ?

C'est peut-être ici le moment, revenant un peu sur nos pas, de rapporter un trait caractéristique qui fait voir les soins vigilants qu'il donnait à son Séminaire de Pérouse.

" Un jour, raconte un des professeurs, que j'étais en retard et " que je me rendais en toute hâte, craignant de rencontrer dans " les corridors l'archevêque-évêque, ce qui arrivait souvent, je " fus comme anéanti en le trouvant paisiblement installé dans " ma tribune et donnant ma leçon à ma place."

Il y avait là deux leçons, une pour les élèves et une autre, qui n'était pas la moins bonne, pour le professeur.

L'ami des arts, des lettres, des travaux historiques ne s'est-il pas fait admirer dans sa vaillante vieillesse autant que dans sa studieuse jeunesse ? Surtout en ouvrant plus larges que jamais les portes de la bibliothèque vaticane, et en rendant plus accessibles ses précieux manuscrits, persuadé que l'Eglise a tout à gagner à l'exposition la plus complète de la vérité historique.

Le pieux enfant de Carpineto et de Viterbe ne se retrouve-t-il pas dans Léon XIII propageant la douce et populaire dévotion du rosaire ?

Le théologien, le disciple de Saint-Thomas d'Aquin ne s'est-il pas affirmé de la manière la plus éclatante par la prééminence qu'il a donnée au grand docteur dans les études philosophiques de tout l'univers catholique ?

Les admirables Encycliques du Vatican ne sont-elles pas la continuation et comme le second volume des Lettres Pastorales de Pérouse ?

Je mentionnerai seulement deux de ces dernières, celle qui

traitait du pouvoir temporel et qui, moins connue que celle de Mgr Dupanloup, à cause de la plus grande diffusion de la langue française, comme le remarque M. O'Reilly, lui était égale, sinon supérieure, et les deux lettres sur la question sociale, remplies en ce moment d'une redoutable actualité.

L'étude, faite sur le vif, du gouvernement constitutionnel à Bruxelles, près d'un souverain qui était un diplomate des plus habiles, le complément très court, il est vrai, de cette étude à Londres et à Paris, à une époque où, sous des souverains non moins habiles, les Palmerston, les Peel, les Wellington, les Thiers, les Guizot, les Talleyrand disposaient du sort des empires, cette étude ne se révèle-t-elle pas dans les agissements du Pontife et dans les démarches que sa sollicitude lui inspire ?

Le schisme arménien terminé, la Pologne consolée, l'Angleterre protestante à demi-conciliée ; l'Allemagne sentant tout le poids de l'autorité spirituelle de Rome ; l'arbitrage de la tiare rétabli au moment où le pouvoir temporel s'est éclipsé ; la hiérarchie catholique consolidée en Angleterre et rétablie en Ecosse ; la question formidable soulevée en Irlande, étudiée avec un soin qui promet d'heureux résultats ; deux colonies anglaises, le Canada et l'Australie, représentées pour la première fois dans le Sacré Collège, voilà des faits qui font l'admiration des hommes de toutes les religions et de toutes les opinions politiques. N'est-ce pas comme le développement de l'habileté diplomatique que Léopold et Louis-Philippe avaient admirée ?

Cet heureux concours de la science humaine et de la science divine, ce mélange d'activité, de piété, de fermeté et de douceur, et la fusion de toutes ces qualités sous l'œil de Dieu et grâce à une vigilance qui n'épargne rien de légitime pour le succès et compte n'avoir rien fait tant qu'elle n'a pas fait tout ce qu'il est possible de faire, n'est-ce pas un ensemble de qualités formant une personalité providentielle et répondant à tous les besoins de notre époque ? N'est-elle pas précisément ce qu'il faut pour dissiper les préjugés résultant des calomnies et des diatribes accumulées pendant plus de deux siècles ?

Comment accuser de tyrannie ou de partialité celui qui fait profession de juger tous les gouvernements par leurs fruits, sachant qu'ils sont donnés aux peuples quelquefois comme une récompense, d'autres fois comme un châtiment ?

Comment accuser de routine, d'idées arriérées celui qui mieux que personne en Europe connaît la société moderne, qui s'est adressé sans crainte et sans hésitation aux Souverains et aux gouvernements les plus hostiles en apparence ?

Le monde sent qu'il a de plus en plus besoin d'une autorité impartiale, indépendante, et portant avec elle une autre sanction que celle de la force. La paix universelle que dans leur naïve confiance en eux-mêmes et en leurs doctrines les philosophes avaient cru prochaine, est plus éloignée de nous que jamais. La guerre est plus que jamais menaçante non seulement entre les nations, mais au sein des peuples entre les gouvernants et les masses révolutionnaires, entre les classes de la société armées les unes contre les autres par toutes les passions qu'enfantent l'orgueil de la science et la soif insatiable des plaisirs de tout genre.

Lorsqu'après avoir anathématisé les sociétés secrètes, le grand fléau de notre époque, également opposées à la raison et à la dignité de l'homme qu'elles asservissent, il prémunira les travailleurs contre les dangers qu'elles leur offrent, ceux-ci écouteront avec docilité une voix qui leur sera nullement suspecte, la voix d'un père et d'un ami qui, à la veille de s'asseoir dans la chaire de Saint-Pierre, prenait énergiquement leur parti, défendait les femmes et les enfants contre la double oppression morale et physique du travail poussé à l'excès et de sa rémunération réduite à un minimum, et parlait aux riches et aux puissants avec la sainte liberté des prophètes des anciens jours. Ces deux lettres sur la question sociale ont été signalées par des philosophes et des économistes comme des chefs-d'œuvre d'économie politique et traduites en plusieurs langues.

La seconde se terminait par un touchant éloge de Pie IX qui venait de mourir et ordonnait, ou plutôt implorait du clergé et de tous les fidèles de son diocèse les plus ardentes prières pour la grande âme de celui qui avait tant travaillé et souffert pour l'Eglise et pour que Dieu daignât lui donner un digne successeur.

Ces vœux ont été exaucés ; car aujourd'hui au-dessus de la société moderne avec son orgueil et toutes ses faiblesses, avec ses prodigieuses découvertes et sa non moins prodigieuse corruption, avec ses nobles aspirations et ses dangereux courants qui menacent de la ramener à l'anarchie et au chaos, plane une figure

sereine, pleine de la grâce et de la majesté que donnent seules la vérité et l'inaltérable conviction qu'elle produit, une figure portant le double reflet de la sainteté et du génie, illuminée à la fois par la science humaine et par l'inspiration divine.

La haute stature du Pontife, sa physionomie grave et douce, l'empreinte ascétique qui rajeunit son expression au lieu de la vieillir, disent à tous que dans la chaire de Saint-Pierre est assis un digne successeur des plus illustres Pontifes, un politique ferme et courageux comme Grégoire VII et Alexandre III, un protecteur des arts et des sciences comme Léon X et, pour que rien n'y manque, un persécuté portant noblement le poids des jours mauvais, comme Pie VI, Pie VII et Pie IX.

Grandeur et modestie, fermeté et douceur, vigueur et modération, tout concilier sans rien compromettre ; selon les paroles de l'écriture : ne pas briser le roseau qui s'incline, ne pas éteindre la mèche qui brûle encore, tels sont les traits caractéristiques de son règne.

Oui, Léon XIII peut à bon droit, avec cette exultation qui n'exclut pas l'humilité, parce qu'elle est toute faite de reconnaissance, s'écrier lui aussi : " Le Tout-Puissant a fait de grandes choses en moi !"

Et ce cri trouve un immense écho dans toutes les parties d'un monde plusieurs fois plus vaste et plusieurs fois plus peuplé, d'un monde plus avancé dans la véritable civilisation que celui qui formait l'empire romain au commencement de notre ère.

Et de toutes les parties de ce monde, grâce aux progrès de la science et de l'industrie que Léon XIII apprécie et bénit, parce qu'il sait qu'elles ne sont qu'un instrument dans les mains de la Providence, au jour et à l'heure voulus, simultanément, spontanément, on aurait dit autrefois magiquement, arrivent au Successeur de Saint-Pierre d'innombrables félicitations.

Ces félicitations célèbrent un fait qui en lui-même, lorsqu'il eut lieu, ne paraissait que bien ordinaire. Un pieux lévite recevait dans l'humble chapelle dédiée au jeune héros de la chasteté et de la docilité chrétiennes, Saint-Stanislas Kotska, la dignité du sacerdoce. Ce fut sans doute une belle fête pour lui-même, pour ses parents et ses protecteurs. Aujourd'hui, c'est la fête de l'Univers Catholique !

Et tout semble converger pour faire de cette fête quelque chose de bien grand et de bien touchant : elle termine une année, elle en commence une autre ; elle est placée presqu'à égale distance du jour où sous tous les climats on célèbre la bonne nouvelle annoncée à Bethléem, où l'on croit entendre dans les airs les chants des envoyés célestes et sur la terre la voix des bergers leur faisant écho, et de cet autre jour où les rois savants de l'Orient venaient adorer l'enfant Dieu.

Et aujourd'hui comme alors les pauvres et les opprimés chantent les louanges de celui qui s'est fait leur défenseur, et de toutes les parties du monde les têtes couronnées, parmi lesquelles se trouve notre gracieuse Souveraine, lui envoient de riches cadeaux et l'encens de leurs hommages, et si l'étoile de Bethléem n'apparaît point dans les cieux, par une coïncidence merveilleuse et prédite, elle brille dans les armes du Pontife : *Lumen in cœlo.*

Et nous, habitants d'une contrée découverte et établie par la fille aînée de l'Eglise, par cette France que nous aimons comme l'aimaient nos pères, par cette France qui, dans ses malheurs et ses épreuves de tout genre, est peut-être le plus grand sujet des préoccupations de notre père commun, nous dont quelques-uns ont combattu à côté de leurs frères de Bretagne et de Vendée pour l'indépendance du Saint-Siège, nous qui, sous son pontificat, avons vu pour la première fois la pourpre romaine décorer l'un des nôtres, nous nous efforcerons de faire notre modeste part dans ce concert immense, suave et retentissant.

Ne sachant si je parviendrais à exprimer ce que je ressens et ce que vous ressentez vous-mêmes, j'emprunterai les paroles du poëte Brunelli, élève de Léon XIII en son Séminaire de Pérouse, éditeur et traducteur italien de ses poésies latines, et je dirai en terminant :

" Oui, salut, ô grand Léon, tes fils te saluent de partout ! Re-
" tourne bien tard à la région céleste qui nous envie le bonheur
" de te posséder ! Longue vie à toi, pour le salut du troupeau qui
" t'est confié. Si quelque chose pouvait rompre la loi fatale, ce
" serait le vœu de nos âmes, l'ardeur de nos affections, les palpi-
" tations de nos cœurs et alors, ô Saint Père, tu ne mourrais
" jamais ! *Tu, o Padre santo, non moriresti giammai !*"

LEON XIII, HOMME DE SCIENCE

DISCOURS DE M. L'ABBÉ BRUCHÉSI,

Docteur en théologie de l'Université grégorienne, Professeur d'apologétique chrétienne à la Faculté des Arts de Montréal.

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs,

Léon XIII était sur le trône depuis deux ans à peine que déjà le monde, en admiration devant son génie et ses œuvres, proclamait son pontificat : le pontificat de la science.

Il ne se trompait point et le temps n'a fait que confirmer ce jugement tout à la gloire de l'Eglise et de la Papauté.

Dans le prêtre et le pontife qui reçoit aujourd'hui les hommages de l'univers, il y a, en effet, le philosophe et le savant, l'un des plus zélés protecteurs des lettres qui se soient assis sur la Chaire de Pierre. Au sein de l'aréopage illustre qui s'appelle le sacré Collège, parmi ces professeurs et ces docteurs qu'il a lui-même honorés de la pourpre et appelés dans ses conseils, il reste le roi devant lequel la pourpre est heureuse de s'incliner.

C'est à ce point de vue que je dois le considérer ce soir : Léon XIII homme de science et faisant merveilleusement de Rome "cette Intelligence lumineuse et pleine d'amour" que Dante a chantée. *

Le sujet est fécond et vous saisissez, messieurs, le lien magnifique qui le rattache à ce sacerdoce dont nous fêtons le cinquantième anniversaire.

Il est écrit aux Livres inspirés que les lèvres du prêtre garderont la science. Or, je vous le demande, quelles lèvres la gardent plus fidèlement et plus sûrement que celles de ce pontife chargé par le ciel de confirmer ses frères dans la vérité qui demeure toujours ? D'autres peuvent bien jeter un peu de lumière sur les problèmes dont la solution intéresse le bonheur des peuples, laisser des ouvrages qui immortaliseront leur mémoire, mériter qu'on les appelle maîtres et docteurs. Mais voyez donc comme ils se défient de leur propre génie, comme ils ne répondent souvent que par des *peut-être* aux questions qui leur sont posées, comme on les voit revenir sur leurs jugements et corriger leurs erreurs. Le grand évêque d'Hippone lui-même n'a-t-il pas cru devoir consacrer un livre entier à ses rétractations ? Messieurs, il n'y a pas de rétractation possible dans l'enseignement doctrinal de l'évêque de Rome. L'auguste vieillard du Vatican est l'oracle indéfectible qui toujours éclaire nos doutes et affermit nos croyances. Il est la bouche d'or par excellence ; ses lèvres de pape sont les seules sur la terre à jamais inaccessibles à l'erreur. A son tribunal sont portées et jugées les plus grandes causes de la doctrine, de la morale et du droit. Une tradition de dix-neuf siècles trouve en lui le plus fidèle des interprètes. Quand il lance par le monde ses immortelles encycliques dans lesquelles, affirmant les droits de l'autorité, il dicte en même temps à la famille, aux gouvernants et aux gouvernés leurs multiples devoirs, il nous rappelle le législateur des Hébreux descendant du Sinaï et remettant à son peuple les tables de la Loi que Dieu lui a données.

Le nom qu'il porte, les talents qu'il possède, ne sauraient rien changer à ces prérogatives augustes. Supposé même — spectacle

* Luce intellettual piena d'amore. (Dante, *Paradis* XXX, 40.)

presque inouï dans l'histoire — qu'il ne fût pas revêtu de la robe immaculée que se transmettent d'âge en âge les pontifes romains, il n'en resterait pas moins le premier et infaillible gardien de la science sacrée sur la terre : *Labia sacerdotis custodient scientiam.* *

Mais l'histoire est là pour faire admirer dans la Papauté une harmonieuse fusion entre les plus brillantes qualités naturelles et les dons divins ; vous aurez beau chercher, vous ne trouverez nulle part ailleurs un trône sur lequel aient pris place autant de sagesse, de science et de vertu.

Et comment en serions-nous surpris ? Celui dont le pape est ici-bas le représentant a voulu, entre autres titres glorieux, prendre celui de Dieu des sciences. † Rappelez-vous le prodige de transformation opéré dans la personne de cet ignorant de Galilée, constitué chef de l'Eglise. Le souffle tout-puissant qui, animant une pincée de poussière, produisit le père des humains, peut seul être comparé à cet autre souffle qui fit de Pierre le premier et le plus grand des papes.

Depuis lors, qu'a-t-on vu dans la Papauté sinon la lumière des intelligences et leur bienfaitrice souveraine ? Les peuples qu'elle a civilisés, les arts qu'elle a si puissamment encouragés, les écoles et les universités qu'elle a fondées, les paroles qu'elle a fait entendre sur les plages les plus lointaines, les décrets et les ordonnances de ses conciles, les milliers de bulles conservées dans ses palais, n'ont qu'une voix pour la proclamer l'*Alma Mater* du genre humain.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer et de célébrer les œuvres de tant de siècles. La gloire du passé est toute sous nos yeux ; elle brille en Léon XIII d'un éclat qui rappelle ses plus beaux jours. Oui, messieurs, nous avons le droit d'être fiers de notre grand pape. *Lumen in cœlo !* C'est la prophétie étrange qui, depuis longtemps, désignait le successeur de Pie IX, et comment ne pas y reconnaître l'explication de ses armes, le cachet distinctif de son règne et de ses travaux !

Notre siècle qui va mourir ne pouvait voir refléter sur ses dernières années les rayons d'un plus bel astre. Tous semblent

* Malac., II, 7.

† 1 Reg., II, 3.

forcés d'en convenir ; mais s'il y a quelque part des ennemis de l'Eglise qui crient à l'obscurantisme de Rome, à l'asservissement des intelligences par la puissance pontificale, la meilleure des réponses se trouve dans ces beaux vers du poète :

Le dieu poursuivant sa carrière
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Le premier des Léon qui gouverna l'Eglise mérita le titre de grand. Il fut le libérateur de Rome ; le dogme trouva en lui un défenseur intrépide et l'éloquence un maître.

Un autre Léon — Léon X — donna son nom au siècle où il vécut. C'est lui qui disait cette parole belle dans la bouche de tout homme sans doute, mais plus belle encore sur les lèvres d'un pape et d'un roi : " Après la religion, les lettres sont le plus beau présent que Dieu ait fait à l'humanité."

Notre Léon est de cette forte race et continue ces nobles traditions. Faut-il rappeler qu'il sait par cœur toute la *Divine Comédie* du Dante, qu'il compose l'ode latine avec une élégance rare de nos jours ; qu'il a suivi sans cesse dans les livres, les revues et les journaux le mouvement et le progrès des sciences ; que les in-folio des scolastiques ont fait pendant de longues années le charme de sa vie, qu'il rédige lui-même ses discours et ses lettres d'une plume qui rappelle les plus beaux temps de la littérature classique ? Certes, unir dans une même page la vigoureuse argumentation du siècle philosophique par excellence aux harmonieuses périodes de Cicéron n'est pas aujourd'hui un mince honneur. " Seule, entre toutes les langues mortes, a dit Joseph de Maistre, celle de Rome est véritablement ressuscitée et semblable à Celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, une fois ressuscitée, elle ne mourra plus. " *

Aux papes revient la gloire de cette immortalité, et à Léon XIII autant qu'aux plus illustres de ses prédécesseurs. Pendant que de prétendus réformateurs, ennuyés du latin, voudraient le rayer du programme des études, lui, le garde avec une sorte de culte non seulement comme un souvenir du peuple-roi, mais comme la

* Du Pape, ch. xx

langue du peuple catholique, c'est-à-dire la langue universelle. Il le parle non pas à la manière d'un barbare, mais comme on le parlait au siècle d'Auguste et nous ne pouvons entendre sans un orgueil filial les plus habiles lettrés rapprocher les éloquents discours qui du Vatican s'adressent au monde des immortelles harangues tombées jadis de la tribune du Forum.

La tribune est brisée depuis longtemps ; le Forum n'a plus que des ruines ; mais la majestueuse langue qui a retenti là est devenue la langue des papes : voilà ce qui assure son indestructibilité au milieu des vicissitudes et des transformations des idiômes : " Elle sera sur la terre, dit un de ses défenseurs, la langue des enfants de Dieu, jusqu'à ce qu'il y ait de nouveaux cieux, une nouvelle terre, des temps nouveaux ; jusqu'à ce que se soit révélée cette langue inconnue, toujours ancienne et toujours nouvelle, réservée de Dieu pour dire les mystères et les joies des siècles sans fin." *

Léon XIII est un élève du Collège Romain, et lui-même a célébré dans ses vers le talent de ses illustres maîtres : Manera, Pranciani, Perrone, Patrizi : " Tu aimeras à te rappeler, dit-il, ces beaux jours où Manera et ses doctes collègues initièrent ton esprit aux secrets de la science humaine et de la science divine."

Tempore quo (meminisse juvat) prædivite vena
Manera et Patrum nobilis illa cohors
Mentem alit, et puro latices de fonte recludens
Te Sophiæ atque Dei scita verenda docet.

Les succès de ses argumentations publiques sur la théologie faisaient entrevoir pour lui--les régistres du collège l'attestent —la plus brillante carrière ; à vingt-un ans il avait conquis les palmes du doctorat. Ces détails d'une telle jeunesse ont leur charme, mais c'est l'évêque, c'est le pape qu'il faut vous montrer à l'œuvre.

Le voici à Pérouse, ville de 1500 âmes seulement, où le moyen age avait fixé une de ses Universités, où se retrouvent de nombreux souvenirs du Pérugin et de Raphaël. C'est là qu'il passera trente-deux années de sa vie, belles et fécondes années pendant

* Mgr Dupanloup : *De la haute éducation intellectuelle*, ch. II, p. 122.

lesquelles, sur un théâtre modeste, il commencera les réformes et les œuvres qu'il continuera dans la Ville Eternelle. Les règlements de son petit séminaire ne lui semblent pas complets, il les change ; les programmes d'étude ne mettent pas assez les jeunes clercs au courant des découvertes modernes, il les refait ; il fonde des académies où se discutent les questions qui se rapportent aux erreurs de nos temps contre la foi et la raison, et lui-même trouve son bonheur à présider ces séances où la jeunesse, sous le regard de ses maîtres, essaie ses forces et se prépare pour les combats de l'avenir.

Instruire son peuple et lui prêcher la vertu, tel est sans doute le premier de ses devoirs. Mais, prince de l'Eglise, comment restera-t-il étranger à ses intérêts sacrés dans le reste du monde ? Il a la garde de Pérouse, mais au-delà de Pérouse ne voyez-vous pas la Révolution qui trame ses complots contre la monarchie pontificale ? Au delà de Pérouse il y a de grandes questions doctrinales qui se discutent ; il y a un concile qui se prépare, le plus imposant peut-être depuis la fondation de l'Eglise. Tous ces événements fournissent à l'évêque le sujet de ses lettres pastorales de chaque année.

En 1862, un homme qui avait autrefois porté le surplis de séminariste, publiait en France le plus odieux des livres, tissu de blasphèmes couverts des fleurs de la littérature, et dérisoirement intitulé : *Vie de Jésus.* Il venait tard, et après bien d'autres pour détruire des dogmes éternels. Mais dans la haute opinion qu'il avait de lui-même il croyait qu'il lui suffirait de quelques coups de plume passés sur l'Evangile pour donner au christianisme le coup de mort. Hélas ! Vous souvenez-vous, messieurs de ce ridicule monarque qui, pour punir l'Océan de briser ses ponts, le faisait battre sérieusement à coups de fouet ? Les esclaves avaient beau frapper de toute la force de leurs bras, l'Océan, riant des fouets de Xerxès, continuait à réfléchir l'azur du ciel et gardait la majesté de ses flots. Ainsi l'Evangile, malgré les coups de plume empoisonnée du nouveau critique, conservait ses charmes incomparables et son caractère divin. Tout de même, le scandale était grand et la douleur des croyants plus grande encore. L'archevêque de Pérouse ne crut pas devoir garder le silence ; il unit sa voix à celle des plus savants apologistes de la

France, de l'Italie et de l'Allemagne et contribua ainsi à former une protestation sublime, comme il ne s'en était peut-être pas vu contre l'ouvrage d'un sectaire.

Mais entre toutes ses lettres il en est deux sur *l'Eglise et la Civilisation* qui signalèrent leur auteur à l'admiration du monde entier et méritèrent d'être traduites dans toutes les langues. Elles parurent en 1876 et 1878. Quel éloquent plaidoyer en faveur de l'Eglise ! Quel savant exposé de son influence et de ses bienfaits dans tous les âges et sur toutes les terres ! Je voudrais vous les lire l'une et l'autre. Ecoutez au moins célébrer les gloires du progrès moderne et, à ce noble langage, reconnaissez l'homme de son siècle et de son époque : " Quelle grandeur et quelle majesté dans l'homme alors qu'il saisit la foudre et la fait tomber impuissante à ses pieds ; alors qu'il appelle l'étincelle électrique et l'envoie, messagère de ses volontés, à travers les abîmes de la mer, par delà les montagnes abruptes et les plaines immenses. Il ordonne à la vapeur d'attacher en quelque sorte des ailes à ses épaules et de le transporter partout avec la rapidité de l'éclair. Par des procédés ingénieux où se révèle sa puissance, il emprisonne cette force mystérieuse et la conduit à travers des sentiers qui sont encore son ouvrage pour donner le mouvement, on serait tenté de dire l'intelligence, à la matière. N'est-ce pas comme une étincelle de son Créateur qui brille en lui, lorsque évoquant l'électricité, il lui commande de dissiper les ténèbres de la nuit, et de répandre ses splendeurs dans les vastes salles et les palais ? L'Eglise qui sait tout cela, loin de vouloir mettre des obstacles au progrès se réjouit et bat des mains. "

Cette thèse si savamment développée a été appelée le testament de l'évêque et comme le programme du pape. Le mot était heureux. Depuis dix ans, le pape a été fidèle à ce programme grandiose.

Pacifier l'Eglise et rapprocher du Vatican les gouvernements de l'Europe, tel est le but que sembla se proposer Léon XIII en ceignant la tiare pontificale. Mais afin que cette pacification fût durable, il voulut travailler à guérir au sein de la société la plaie mortelle de l'ignorance. Dans ses encycliques sur le socialisme, sur le mariage, sur les Etats chrétiens, il dira sur quelles bases augustes reposent la famille et la société.

Mais ce n'est pas seulement par des discours, même par des discours de pape, que l'on transforme les nations. Il faut une action plus persistante et plus intime ; il faut toucher les intelligences, les prendre vierges encore et les façonner : c'est l'œuvre de l'éducation. Donnez donc aux enfants du peuple des maîtres chrétiens, soustrayez-les aux influences pernicieuses, et si les sacrifices sont nécessaires pour cela, ayez le courage de ne pas reculer devant eux. Voilà ce que prêche Léon XIII qui, dans une seule année, fonde vingt-neuf écoles à Rome pour les enfants, les jeunes gens et les ouvriers. Cette lumière du ciel se devait d'abord aux petits et aux pauvres. Mais les hautes études, comment les négliger ? Entendez-vous ces sceptiques qui demandent : qu'est-ce que la vérité ? Il faut leur répondre et les éclairer. Vous savez la malheureuse scission qui a éclaté entre la révélation et la philosophie moderne. A qui la faute ? Pas à la révélation, certes, elle est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été. La faute en est à cette raison téméraire qui, lasse de suivre les vieilles routes, s'est lancée dans des sentiers nouveaux et dangereux et qui, perdant les justes notions de la sagesse humaine en est arrivée à ne plus rien comprendre dans la sagesse divine. Le remède à ce mal se trouve dans le retour à " la mâle école du syllogisme" et aux traditions malheureusement abandonnées de nos pères.

Cette pensée qu'il entretenait depuis longtemps, Léon XIII la développa dans un document célèbre qui fut à la fois le panégyrique d'un grand docteur et le signal d'une réforme dans l'enseignement de la philosophie.

Le moyen âge, Messieurs, vit paraître un saint, penseur merveilleux dont le génie n'a pas encore eu d'égal et n'en aura probablement jamais. Platon revenant sur la terre l'aurait appelé son maître. Il mourut à cinquante ans, dans la pauvre cellule d'un monastère, couché sur la cendre, adorant, sous l'image d'un pain sacré, le Dieu dont sa plume avait si admirablement exposé les mystères. Ses contemporains l'appelaient l'Ange de l'école ; il a été aussi l'ange de l'Eucharistie. Dans sa courte carrière, il composa des ouvrages dont l'étendue confond l'imagination. " Son livre, écrit le P. Gratry, est un de ces quartiers de roc que dix hommes de nos jours ne pourraient soulever." Au concile de Trente, il était l'oracle humain consulté par les Pères. Quiconque l'a étudié, n'a pas tardé à reconnaître en lui le maître, le premier

des moralistes et des docteurs. J'ai nommé Saint-Thomas d'Aquin. J'aime à le contempler sur ces hauteurs de la pensée où nous le fait voir un orateur contemporain, " montrant à l'Eglise qui l'envoie, à la science qui l'écoute, aux siècles qui l'admirent, ce que peuvent pour l'agrandissement d'un homme la raison et la foi se rencontrant ensemble dans les splendeurs d'un même génie. Sa théologie à sa droite, sa philosophie à sa gauche, lui au milieu, aussi hardi philosophe que profond théologien, face à face avec le monde chrétien et le monde païen, aussi illuminé de foi que rayonnant d'intelligence, montrant ses deux chefs-d'œuvre de la pensée, et lui-même plus grand que ces chefs-d'œuvre, il dit en jetant à toutes les incrédulités et à tous les rationalismes ses invincibles défis : " Je suis la synthèse humaine de la philosophie et de la théologie, je suis l'agrandissement de l'intelligence de l'homme par le Verbe de Dieu, je suis l'harmonie de la raison et de la foi." *

Voilà celui que Léon XIII voulut donner pour protecteur et pour maître à la philosophie de nos jours et dont son encyclique loua si hautement la méthode et la doctrine.

Le résultat de cette apostolique parole vous est connu. Des divisions regrettables ont fait place dans l'enseignement à l'unité, ce gage certain de force et de progrès ; dans les études sérieuses il a été, pour ainsi dire, infusé un sang nouveau ; des livres et des articles de revue, en grand nombre, ont été consacrés aux plus hautes questions de la méthaphysique et de la psycologie. Thomas d'Aquin est remonté après six siècles dans les chaires philosophiques des Universités, méritant lui aussi comme le pontife qui l'y a installé la mystérieuse devise : *Lumen in cœlo !*

A Rome, les plus beaux exemples suivent de près les préceptes. Sous l'égide de Saint-Thomas une académie se fonde, composée de ce que le collège cardinalice et le monde savant comptent de plus illustre, et la main qui a rédigé l'encyclique *Æterni Patris* n'hésite pas à souscrire 30,000 francs pour la réédition des œuvres de l'angélique docteur.

Est-ce tout ? Non, messieurs ; à côté de l'Académie philosophique et théologique, Léon XIII en crée une autre, juridico-historique où s'enseignent le droit public des Romains, le droit

* P. Félix, 1ère conférence de 1862.

ecclésiastique, les législations civiles comparées, l'épigraphie sacrée et profane, le droit étrusque et les antiquités romaines ; il inaugure pour ses prêtres des cours de haute littérature grecque, latine et italienne ; il accorde aux médecins catholiques des faveurs signalées, ouvre aux érudits et aux chercheurs les archives si précieuses du Vatican, encourage les travaux sur l'histoire universelle ; et, pendant ce temps, donne sa protection aux institutions de France qui luttent pour la liberté de l'enseignement, songe à fonder des écoles catholiques dans Athènes et à Constantinople, bénit l'Université naissante des Etats-Unis et déclare tenir à l'Université Laval comme à la prunelle de ses yeux.

Le huitième siècle avait vu ce beau spectacle d'un prince illustre faisant de son palais l'asile des lettres et des sciences. Charlemagne avait appelé d'York auprès de lui le diacre Alcuin, renommé pour ses vastes connaissances ; autour de sa chaire, les sujets étaient conviés et le monarque lui-même ne dédaignait pas de recevoir ses leçons. De nos jours, le Vatican rappelle le palais du vieux roi franc, mais c'est notre grand pape qui préside et qui mérite le beau surnom d'Alcuin : *sanctuarium artium liberalium*, " sanctuaire des beaux-arts." Il convoque parfois, dans une de ces salles si pleines de souvenirs, les étudiants des Universités romaines. Sur son trône, entouré de cardinaux, d'évêques, de professeurs et de savants, il veut être le témoin des argumentations sur le dogme, la morale, l'Ecriture Sainte ou l'histoire. On le voit là pendant deux et trois heures, sérieux et attentif comme s'il remplissait une fonction sacrée, encourageant les jeunes lévites du regard et de la parole ; plus majestueux alors, il me semble, que le roi du grand siècle, écoutant dans son palais de Versailles Turenne et Condé lui dérouler leurs plans de guerre. Car alors, il ne s'agissait que de conquérir des terres et des villes ; ici c'est une préparation à ces belles et grandes luttes de la vie que le sacerdoce entreprendra pour le triomphe de la vérité et le salut des âmes.

Voilà, messieurs, le prêtre de parole, de doctrine et de science placé par Dieu à la tête de l'Eglise. Il y a tout un côté de son règne auquel je n'ai pas touché. Un homme d'Etat dont l'éloquence canadienne est justement fière, vous fera admirer en Léon XIII le diplomate et le souverain.

LÉON XIII, HOMME D'ÉTAT

DISCOURS DE L'HON. M. CHAPLEAU

Commandeur de l'Ordre de S. Grégoire, Secrétaire d'État au Gouvernement fédéral du Canada, Professeur de droit international à la Faculté de Montréal.

Messeigneurs,

Mesdames et Messieurs,

Suivre à la tribune des maîtres comme ceux qui m'ont précédé, est un acte d'audace pour lequel je ne trouve d'excuse que dans mon dévouement pour l'institution dont je me fais gloire d'être l'un des disciples et qui a préparé cette imposante démonstration.

Je suis bien peu préparé pour traiter un sujet dont l'élévation doit donner le vertige à ceux que les horizons bornés de la politique et les calculs étroits des intérêts humains absorbent constamment. " Léon XIII homme d'Etat ! " mais c'est l'étude de la gravitation des forces séculaires des peuples et des gouvernements autour de cette force morale, immense, invisible, éternelle, qui s'appelle le droit et la conscience ; c'est l'histoire de la

régénération de la grande société humaine, l'histoire de la consolidation de la Cité de Dieu dans le monde ; c'est l'apothéose de l'idée catholique en face des doctrines modernes qui s'inclinent devant ce symbole auguste du véritable droit universel.

Aussi n'ai-je pas la prétention de vous offrir une étude sur ce grand caractère qui depuis dix ans s'impose au respect du monde entier ; encore moins le récit raisonné de ce règne glorieux et fructueux pour l'Eglise, qui préparera la solution heureuse, s'il ne l'amène pas, des plus grands problèmes qui aient préoccupé la chrétienté. Non, je me contenterai de saluer et d'acclamer en passant cette figure imposante et lumineuse qui attire en ce moment les regards de l'univers, devant laquelle les Souverains se découvrent, et qui reçoit aujourd'hui, avec leur tribut d'offrandes, l'expression la plus éclatante et la plus universelle de la vénération, de la soumission et de l'amour de tous les fidèles de la catholicité. Et si l'hommage sincère que je lui rends ce soir s'adresse surtout à un des traits particuliers de cette grandiose individualité, c'est que ce trait particulier, celui d'homme d'Etat, restera dans l'histoire comme un des traits les plus caractéristiques de Léon XIII, comme une des gloires les plus vives qui s'attacheront à son nom, une des lignes les plus brillantes de sa couronne, et peut-être le monument le plus solide et le plus utile de son règne.

Au premier aspect, il semble que l'appellation d'homme d'Etat amoindrit, rapetisse la personnalité du Pontife. " Homme d'Etat ! " Ce vêtement a couvert tant de médiocrités, tant de rêves malfaisants, tant d'ambitions malsaines, tant de démolitions brutales, tant de créations monstrueuses ! On s'est montré si facile dans le culte des grandeurs politiques et on décrète " *homme d'Etat* " tant d'êtres nuisibles aux intérêts de la société, que l'on aurait droit d'hésiter avant de parer de ce titre celui qu'on veut louer et présenter à l'admiration des autres.

C'est pourtant une erreur. Le titre " d'homme d'Etat" est un des plus beaux qu'on puisse décerner à un homme, quand ce titre est mérité. Qu'est-ce donc qu'un homme d'Etat ?

Pour en donner une définition exacte, il faut bien se pénétrer et se rendre compte du rôle des sociétés dans le monde. En faisant multiplier sur la terre l'homme intelligent, perfectible et

libre, le Créateur a jeté dans le monde le germe des sociétés humaines. Ces sociétés sont perfectibles comme l'homme lui-même, et le plus ou moins de force, de civilisation, de perfection de ces sociétés dépend en grande mesure des hommes qui les dirigent.

Or ces hommes, suivant le degré d'intelligence, de volonté, de droiture qu'ils possèdent, et suivant aussi le degré de force mise à leur disposition, font avancer, grandir et se perfectionner les sociétés qu'ils dirigent. C'est ainsi que les nations se font un rang entre elles, rang qu'elles acquièrent surtout par le génie des hommes d'Etat qu'elles produisent. Un grand homme de guerre peut fonder un royaume par une conquête, un grand financier peut augmenter les richesses d'une nation, de grands génies artistiques peuvent lui donner le lustre des beaux-arts ; mais tout cela n'est que relatif et devient éphémère avec le temps ; seul, l'homme d'Etat consolide les empires, en imprimant aux sociétés la direction saine qu'elles doivent suivre pour rester dans l'harmonie des forces qu'elles développent elles-mêmes dans leur croissance ou qu'elles rencontrent dans leur course. Les bouleversements graduels des empires, comme leurs oscillations et leurs mouvements, tantôt en avant et tantôt rétrogrades, proviennent toujours des périodes d'affaissement ou de régénérescence dans l'action des hommes d'Etat qui les ont gouvernés.

Mais pour être homme d'Etat, il ne suffit pas de connaître ces lois primordiales qui doivent régler la marche des sociétés, il faut encore une haute intelligence pour les bien saisir et les expliquer, il faut une forte volonté pour les imposer, il faut une grande droiture pour les apprécier et les appliquer, et il faut, avec tout cela, une position éminente qui mette à la disposition de cet homme des forces imposantes, nécessaires pour imprimer à la société le mouvement qu'il veut lui donner dans la direction qu'il a choisie.

Le véritable homme d'Etat est donc celui qui, ayant dans une société une force puissante à sa disposition, emploie cette force avec intelligence, avec droiture et avec vigueur, pour conduire cette société dans une voie compatible avec la perfectibilité et la destinée de ses membres.

Une tradition non interrompue de véritables hommes d'Etat

assurerait la perfection et la suprématie universelle de la nation qui les possèderait.

Par exception et temporairement, la force peut dominer le droit, la conquête brutale peut s'imposer avec éclat. Tout cela devra prendre un terme ; les niveaux se rétabliront avec le cours des âges, et le désastre attendra fatalement la société au bout de la voie fausse où des hommes de mauvais gouvernement l'auront engagée.

Quelle profondeur de regard, quel calme de la pensée, quelle solidité du jugement, quelle force de la volonté, quelle droiture de l'âme ne faut-il pas pour constituer un véritable homme d'Etat !

Voilà les qualités précieuses que Léon XIII a manifestées à un si haut degré depuis son avènement au trône pontifical.

Oui, c'est un grand politique, un des plus grands politiques de ce siècle, un des plus grands politiques qu'ait produits la Papauté.

Tout le monde rend hommage à ces grandes qualités. Personne n'en conteste l'existence, mais quelques-uns en ont paru surpris, oubliant que le Pontife-Roi, par la raison qu'il est pontife et roi, n'est pas seulement le dépositaire infaillible de la parole de Dieu, mais qu'il est aussi un pasteur de peuples, et que l'Eglise n'est pas seulement la gardienne immuable du dogme, mais qu'elle est un gouvernement, le plus élevé, le plus difficile de tous, le gouvernement des âmes, et que, comme elle s'adresse aux peuples et aux rois, rien de ce qui concerne l'art de persuader et de convaincre, de triompher des obstacles du temps présent et de préparer un avenir meilleur, ne saurait lui être étranger.

Elle est la vérité et la force, mais elle est aussi l'habileté et la sagesse ; l'habileté éclairée par la charité chrétienne, la sagesse qui sait profiter des circonstances et qui ne perd jamais de vue le but que la Providence lui a assigné.

Oui, l'Eglise est un gouvernement, le plus grand de tous, puisqu'il s'adresse à l'ensemble du monde civilisé.

Cette admirable unité du monde catholique sous le Pontife romain avait été préparée par une autre unité, nécessaire à son triomphe.

Dans ce long enchaînement de causes particulières qui font et défont les empires, il fallait qu'à une heure donnée, l'heure de la Providence, le monde fût uni pour recevoir la parole, le " Verbe " de Dieu qui devait substituer la force morale à la force matérielle. Alors, l'unité de l'empire romain s'est faite. Selon la grande parole de Bossuet " tout l'univers vient en paix et Jésus-Christ vient au monde ;" et à partir de ce jour providentiel les destinées de Rome sont fixées. Les Césars mourront, mais l'unité romaine survivra sous une forme plus auguste, car la papauté est appelée à recueillir et à transformer leur héritage et à gouverner le monde moral. Dès le troisième siècle, les peuples fondus dans l'unité romaine avaient trouvé un mot pour exprimer leur solidarité géographique et intellectuelle : *Romania*, la Romanie, c'est-à-dire le monde civilisé. La Romanie est encore debout. Elle s'est étendue ; c'est le monde chrétien. Elle porte encore son nom : L'Eglise catholique, apostolique et *romaine !* Et c'est ce grand gouvernement, le gouvernement de l'Eglise que la Providence a départi aux successeurs de saint Pierre. C'est pour en assurer la perpétuité qu'il a suscité non seulement une suite de grands saints, mais une suite d'hommes de génie, d'hommes d'Etat, de diplomates incomparables dont Léon XIII est l'héritier et le continuateur.

Léon XIII n'est pas seulement un grand politique, c'est un grand Pape politique, qui sait que l'Eglise a une politique différente de celle des gouvernements purement humains, parce qu'elle a sa mission à elle et parce que la perpétuité lui est assurée.

Appelée à vivre dans le temps, au milieu des passions humaines, à travers les révolutions des empires, l'Eglise se gouverne comme une puissance qui sait qu'elle est appelée à survivre aux temps qu'elle traverse et qui peut dire : "*Patiens quia æternus.*"

De là, à certaines époques, une contradiction apparente dans la double œuvre du Pontife romain.

Comme magister suprême, il est le dépositaire d'une foi qui ne change point, d'un dogme qui n'admet ni transactions ni compromis, parce qu'il est la vérité, et parce qu'il n'y a ni transaction ni compromis avec la vérité ; elle est toute entière ou elle n'est pas du tout.

Comme souverain, le Pape accomplit l'œuvre du jour, qui dif-

fère de l'œuvre de la veille. Il apaise les passions et les faiblesses humaines, et il compte avec elles, quand il le faut, pour les faire servir au triomphe final de la vérité et à la grandeur de l'Eglise. Il voit autour de lui des gouvernements dont le plus long et le plus solide épuisera à peine quelques siècles. L'Eglise est en rapport avec eux et s'efforce de vivre en paix avec tous ceux qui respectent son droit. Elle s'intéresse à eux et elle les aide, parce que rien de ce qui intéresse la civilisation ne lui est étranger. Mais elle ne s'inféode à aucune cause politique particulière, parce que la politique est changeante et que l'Eglise est immuable.

L'Eglise est la plus grande force conservatrice de ce monde, et tout naturellement elle est sympathique à la stabilité des empires qui est un des éléments de la paix sociale. Elle aime tout ce qui aspire au bien et à la durée. Mais elle refuse de s'associer à ces politiques à la vue courte qui aiment à se figurer que telle ou telle forme politique est seule compatible avec l'Eglise, et à ces esprits absolus qui confondent la politique avec le dogme. Elle a vu passer beaucoup de ces formes politiques qu'on eût été tenté de croire nécessaires, et elle a poursuivi son cours :

Impavidam feriunt ruinæ.

Voyez plutôt. Lorsque Constantin eut réconcilié l'Empire romain avec l'Eglise, quelle merveilleuse association de ces deux immenses pouvoirs ! Au temps de Théodose, on put croire que la Cité chrétienne avait trouvé sa forme définitive, et reconnaître selon le mot du poète :

" Ces deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur ! "

Et quand les barbares envahirent le vieux monde, les politiques furent frappés de consternation. Il semblait que ce fût la fin de la civilisation et que la Chrétienté fût condamnée à s'ensevelir sous les ruines du monde romain. Erreur profonde !

Ces barbares, en se convertissant à la voix de l'Eglise, allaient apporter au monde un nouvel élément de force, à la civilisation chrétienne une forme nouvelle, plus appropriée à la primauté et à l'indépendance du Pontife romain.

Le Moyen-âge surgit, et avec lui cette république féodale qu'on a appelée la République chrétienne. Le Pape est devenu l'arbitre

des peuples et des rois, la clef de voûte de l'édifice nouveau. Jamais plus imposant spectacle n'a été donné dans l'histoire que celui de ce Pape, dépourvu de toute force matérielle, dont la grandeur avait arrêté Attila et dont l'autorité va seule subsister, pendant le Moyen-âge, sur le monde chrétien.

Cependant cette nouvelle phase finit à son tour. L'Europe s'assied ; les peuples se reconnaissent ; de grandes nationalités se forment, et ces nationalités tendent à s'exprimer dans de grandes monarchies centralisées. Le règne de Louis XIV est la plus magnifique période de cet état nouveau qu'on a appelé " l'équilibre européen," et l'Eglise, qui aurait pu en concevoir quelque ombrage, trouve, sous la monarchie chrétienne, un régime nouveau qui n'arrête point le cours de ses destinées. La puissance politique des papes n'est plus celle du Moyen-âge ; leur autorité dogmatique est de plus en plus incontestée dans le monde catholique, et ce régime politique s'est si bien identifié avec les intérêts chrétiens, qu'en dépit de la corruption du XVIIIe siècle, plus d'un esprit bien pensant croit encore que ce régime était le droit divin appliqué à la politique chrétienne.

Mais la Papauté ne s'est inféodée à aucun régime, pas même au régime, pourtant si conservateur, de la monarchie.

Une autre époque est née à travers beaucoup de bouleversements et de ruines. Notre siècle fiévreux et troublé a vu naître une force nouvelle qui n'a pas dit son dernier mot : la *Démocratie.* Il a vu se développer un monde nouveau, égal bientôt en importance à l'ancien monde : le *Monde américain.* L'Eglise se recueille et elle regarde ; et je m'imagine que plus d'une fois la pensée du Souverain Pontife s'est tournée vers cette Amérique où l'Eglise voit s'accroître chaque jour le nombre de ses enfants, et qui pèsera peut-être au XXe siècle d'un grand poids dans les destinées de la Catholicité. Le concile de Baltimore, encouragé et béni par la sollicitude éclairée de Léon XIII, n'est-il pas la preuve de ce que j'avance ? et n'est-ce pas à la même sollicitude que l'Eglise des Etats-Unis et l'Eglise du Canada doivent le suprême honneur d'être représentées l'une et l'autre dans le Sacré-Collège ? Bien hardi qui dirait ce que sera dans un demi-siècle l'avenir de la société européenne ; mais on peut affirmer sans crainte que l'avenir du monde et ses transformations ne sont

pas incompatibles avec l'immutabilité de l'Eglise et qu'elle les verra passer, s'en servant, comme elle s'est servi de toutes les autres sociétés humaines, pour l'accomplissement de sa mission divine.

C'est pourquoi la politique de l'Eglise diffère de celle des gouvernements humains. Le monde change et elle subsiste. Inflexible sur la vérité, l'Eglise s'accommode avec une merveilleuse facilité aux temps et aux hommes. Quelques années d'épreuve ne sont rien pour elle. Elle en a vu bien d'autres, et sa politique peut attendre, parce qu'elle fait entrer l'éternité dans ses calculs.

Ces considérations qui ont frappé tous les esprits éclairés qui observent impartialement la marche de la vérité à travers les siècles, se retrouvent, exprimées avec une clarté et une éloquence admirables, dans cette incomparable encyclique "*Dei Immortale,*" cette page sublime de haute politique qui suffirait à elle seule à la gloire impérissable du grand Pontife, comme homme d'Etat.

Quelques esprits chagrins sont allés jusqu'à accuser Léon XIII de libéralisme, parce qu'il a appris au monde non seulement à respecter et à obéir, mais encore à aimer la doctrine immuable de l'Eglise. Cependant il n'y avait là que l'application admirable d'une des plus grandes lois de la nature. Dans la création de l'univers, le grand Architecte n'a-t-il pas mis, comme ressort suprême, cette loi mystérieuse de l'attraction, loi d'amour et d'harmonie qui soutient les mondes dans leur course à travers l'immensité. Le Père des fidèles a voulu que les hommes ne voient pas dans l'Eglise qu'un vengeur inexorable de toutes les erreurs, un maître rigoureux et sévère dans son enseignement; il a voulu attirer vers l'Eglise les faibles et les petits, réconcilier ceux que l'erreur avait rendus irritables et défiants; il a voulu donner à la vérité les attraits qui invitent, et sans renoncer aux principes immuables de son enseignement, il a voulu l'accommoder aux circonstances et aux évènements.

Dans son voyage à travers la vie, l'âme humaine a besoin de s'alimenter, de se nourrir, de s'abreuver, de s'équiper enfin, pour exécuter la tâche dont elle est chargée, celle de conduire l'homme dans tous les actes de son existence. Or, sur la route que l'humanité parcourt depuis le commencement des âges, la liberté

donnée à la pensée humaine lui a fait rencontrer toujours et partout, sur chaque côté du chemin, deux grandes hôtelleries lui offrant la nourriture dont elle a besoin pour réparer ses forces, la boussole dont elle doit se servir pour diriger sa course. D'un côté l'erreur, de l'autre la vérité. L'une majestueuse, solide, correcte dans sa construction, inépuisable dans son approvisionnement, irréprochable dans le service, mais sévère dans sa tenue et sobre dans son alimentation. L'autre, mal assise sur ses fondations, mais coquettement plantée dans sa construction inégale, attrayante quand même dans le désordre de son installation ; du reste, tapageuse, riante, facile, invitant les passants par une réclame aussi vive que mensongère.

Et l'humanité qui voyage, se partage entre ces deux hôtelleries, dirigeant ensuite sa course, régulière ou vagabonde, calme ou désordonnée, avec ou sans chûte, selon qu'elle s'est arrêtée à l'une ou l'autre des deux enseignes.

Quelle plus belle étude pour les législateurs, pour les souverains, que celle qui leur apprendrait les éléments à choisir, le plan à tracer, la méthode à suivre, pour utiliser les forces de la liberté sans froisser ses susceptibilités, sans provoquer ses révoltes !

La liberté, donnée à la pensée humaine, est un fragment de la puissance divine mis entre les mains de l'homme, sous la garde de sa raison. C'est un bien inestimable ; mais aussi quelle terrible responsabilité ce don divin n'a-t-il pas imposé à la conscience de l'homme !

La pensée humaine, dans sa liberté, est comme ces fleuves puissants auxquels le Créateur a dit de couler et de se répandre, sans leur dire où s'arrêter. A ces fleuves rapides, quand leurs eaux débordent, vous aurez beau opposer les plus hautes, les plus fortes digues, vous n'empêcherez jamais le désastre imminent de leurs débordements, à moins de tarir leur source ou de diriger autrement leur cours. On a pu endiguer la mer, parce qu'elle a reçu, en tombant dans son immense réservoir, un ordre suprême lui disant de s'étendre jusqu'à certaines limites et de ne pas aller plus loin. Mais la pensée humaine n'a pas eu de bornes mises à son essor, et comme ces fleuves puissants dont je viens de parler, elle ne s'arrêtera qu'en se versant tout entière dans l'immensité de la pensée divine et de l'éternelle vérité.

Ce sera l'éternelle gloire de Léon XIII d'avoir réussi à démontrer que le gouvernement de l'Eglise est essentiellement celui que la raison, que la liberté humaine choisiraient de préférence dans leurs aspirations, si d'un côté on ne les trompait par d'indignes artifices, par d'odieux mensonges, et si de l'autre on n'entourait l'Eglise d'un cercle effrayant de rigueurs, barrières rebutantes qui éloignent tant d'âmes qui ne demanderaient qu'à être admises.

On ne changera pas l'humanité qui survivra, avec ses qualités et ses défauts, à tous les pouvoirs qui règneront sur elle. Ceux qui l'ont le mieux dominée, sont ceux qui ont conquis son cœur et sa raison.

Le Christ lui-même n'a-t-il pas indiqué d'une manière sublime la manière d'attirer les âmes, de conduire l'humanité ?

Pour imposer sa doctrine, pour établir son règne, il n'a pas eu d'autre arme que l'exemple et la persuasion. Il a demandé pour son Père que son nom soit sanctifié, et pour son roi que son droit soit respecté. Il a parlé à l'esprit et au cœur de l'homme, et toute sa vie s'est résumée dans deux grands actes de prédication, s'adressant l'un à l'esprit, l'autre au cœur : le Sermon de la Montagne et le sermon du Golgotha. Il n'a pas flagellé les hommes pour les amener à sa Croix, il s'y est suspendu lui-même et y est mort, avec une prière de pardon pour le monde qui le reniait, pour le monde qu'il venait sauver et ennoblir. Il ne paraît avoir cédé qu'une fois à un mouvement de juste colère, c'est quand il s'arma du fouet pour châtier ceux qui se servaient de la religion pour en faire un trafic, ceux qui battaient monnaie dans les parvis du temple.

Léon XIII s'est inspiré de cette grande idée évangélique : la conquête des intelligences par la persuasion, la domination des âmes par l'exemple et la prédication.

Il a voulu se faire l'incarnation de l'Eglise qu'il dirige. " Catholique," c'est à dire " pour tous," voilà l'universalité qu'il a entrepris de lui donner comme cachet dans le monde des gouvernements, comme le Christ le lui avait donnée dans la société des peuples.

Cette grande idée de modération dans la force, de suavité dans l'application de la doctrine, domine tous les actes de ce

pontificat, commencé d'hier et déjà si rempli. C'est là ce qui explique, en le justifiant, cet esprit de conciliation manifesté partout dans les relations du Saint-Siège avec les pouvoirs humains.

Pie IX, aigri par l'ingratitude du peuple italien dont il avait rêvé l'unité longtemps avant Garibaldi et Victor-Emmanuel, effrayé de l'envahissement des idées funestes de la philosophie moderne, dégoûté de l'indifférence des Souverains qui avaient laissé dépouiller la Papauté d'un prestige et d'une autorité qui pouvait, plus que toute autre force, protéger leurs couronnes, Pie IX s'était posé devant la société comme le gardien armé de la vérité éternelle, et pendant trente ans il n'avait cessé de prêcher " la vraie, la seule doctrine," sans faiblesse, sans peur, sans ménagements. Les rois, pas plus que les philosophes, n'avaient trouvé grâce devant lui. Ce pontificat de trente-deux années, le plus long de l'Eglise, en fut aussi le plus éclatant, le plus heureux pour la consolidation et l'unification des idées catholiques.

Mais la situation de l'Eglise était des plus graves au point de vue de son influence sur les gouvernements, quand le prédécesseur de Léon XIII mourut.

Oui, l'état du monde catholique était sombre et troublant. Pie IX avait eu à lutter tout ensemble pour l'intégrité de la foi et pour la conservation du domaine temporel de l'Eglise. Il avait vu les gouvernements européens, indifférents ou sceptiques, s'éloigner d'elle, et la spoliation s'accomplir au milieu de l'abandon universel, si on en excepte la protestation héroïque du petit corps d'armée que les catholiques du monde entier avaient jeté autour de sa personne, pour marquer de leur sang les bornes du domaine de l'Eglise du Christ que le vandalisme révolutionnaire envahissait sous l'anathème du successeur de St. Pierre.

Captif volontaire au Vatican, il aurait pu dire comme son illustre prédécesseur Grégoire VII : "*Je meurs captif, parce que j'ai haï la fraude et détesté l'iniquité.*" Et puis, cédant à cette profonde douleur que lui causait l'éloignement des gouvernements, il avait bien le droit de répéter :

" *Nolite confidere principibus terræ.*"

Voici quelle était la situation en 1878 : refroidissement avec

l'Autriche ; menace de rupture avec la Belgique ; relations rompues avec la Russie. En Suisse, le catholicisme proscrit, les évêques exilés ; en Allemagne, le *Kulturkampf ;* en France, le triomphe de l'Article 7. De tous côtés, difficultés dans l'œuvre des catholiques ; les partis politiques, confondant trop souvent l'intérêt de l'Eglise avec l'intérêt des partis, organisés pour la défense et l'attaque, peu disposés à la conciliation ; divisions, non sur le dogme, mais sur la politique à suivre vis-à-vis la société moderne.

Quelle sera la conduite du Saint-Siège au milieu de ces ruines amoncelées, de ces dislocations qui menacent ?

Au dehors, on disait partout : " L'Eglise est incompatible avec la société moderne."

Léon XIII répond : " Non, l'Eglise n'est pas incompatible avec la vraie civilisation ; non, le Pontife romain ne l'a pas condamnée." Et il ajoute :

" Si ceux qui se servent du *Syllabus* pour le dresser comme un " épouvantail en face du monde, avaient réfléchi qu'il ne suffit " pas d'être habile, mais qu'il convient surtout d'être honnête, ils " ne se seraient pas contentés d'offrir à la haine du monde une " proposition détachée d'un long discours, mais ils auraient " cherché à en fixer le sens d'après l'ensemble des documents où " on l'a prise et qui étaient indiqués avec soin. En procédant " ainsi, ils se seraient aisément convaincus que ce n'est pas la civi- " lisation véritable, issue comme une fleur et un fruit de la racine " du Christianisme, qui a été condamnée par le Saint Père, mais " bien cette chose bâtarde qui n'a conservé de la civilisation que " le nom, et qui est l'ennemie implacable de la civilisation légi- " time. "

On avait dit : " L'Etat moderne a abandonné l'Eglise ; il s'en est désintéressé et peut vivre sans elle ! "

Léon XIII répond : " Vous qui avez abandonné l'Eglise, ce n'est pas elle qui a besoin de vous ; c'est vous qui avez besoin d'elle, et l'Eglise ne vous abandonnera pas." Cette sublime et fière déclaration se traduit en un appel d'une douceur éloquente dans l'encyclique *Inscrutabili* du 21 avril 1878 :

" Nous élevons en même temps Notre voix vers les princes et " les augustes guides des peuples, et Nous les conjurons de nou-

" veau, au nom du Très-Haut, de ne pas dédaigner, en un temps
" si malheureux, l'aide offerte par l'Eglise ; de s'approcher amicale-
" ment et avec un zèle pareil au Nôtre de cette source de pres-
" tige et de salut, et de se rapprocher d'elle avec les sentiments
" de la charité et de l'obéissance."

En même temps qu'il travaille à étendre l'œuvre de l'Eglise dans les contrées les plus lointaines, et ne néglige rien, dans son inépuisable sollicitude, pour donner à ces peuples le bénéfice de son travail civilisateur, il veut, au dedans du monde catholique, la fin des luttes intestines. Il prêche l'unité dans la charité, à l'égal de l'unité dans la foi. Il donne des preuves de ses sentiments personnels, en accordant des nominations de cardinaux dans la minorité du conclave. Il encourage l'œuvre de propagande des écrivains de la presse catholique, mais il les met en garde contre les écarts d'un zèle trop violent. Il prêche à l'épiscopat le respect des pouvoirs établis et la tolérance dans les disputes politiques des fidèles de leurs diocèses.

En somme, il veut, à l'intérieur, l'apaisement, la pacification dans l'unité ; à l'extérieur, la pacification, non par l'abandon et le renoncement, mais par la conviction inspirée aux hommes d'Etat qu'on ne se passe pas de l'Eglise pour gouverner les hommes. Voyons quel a été son succès.

En Russie, la persécution s'est calmée, et le Czar Alexandre III, qui fait appel au sentiment religieux, a compris que les intérêts religieux sont solidaires, et que la religion catholique a son rôle à jouer, auprès de ses sujets catholiques, pour l'apaisement des esprits et l'amélioration des mœurs sociales.

En Belgique, les relations diplomatiques ont été rétablies ; la loi des écoles a été amendée. La conduite des affaires politiques est aujourd'hui entre des mains catholiques, et le peuple leur conserve la confiance et la majorité.

En Suisse, le gouvernement a été amené à reconnaître qu'il ne pouvait plus longtemps priver les catholiques du ministère de leur religion. La paix est faite, et la victoire morale est restée à l'Eglise.

En France, l'œuvre est peut-être plus difficile que partout ailleurs, et si elle est encore incomplète, qui niera que c'est grâce à Léon XIII et à la sagesse de sa diplomatie si on a réussi à con-

server les relations diplomatiques avec le Vatican, le budget des cultes et le Concordat ; si on a évité la séparation de l'Eglise et de l'Etat et sauvé l'avenir.

En Espagne, la paix s'est faite dans le clergé et avec la Cour. Le Saint-Père a été sévère contre l'intransigeance ; il a dû réprimer des excès de polémique dans la presse catholique. Il a rendu, lors de l'affaire des Carolines, au peuple et au gouvernement espagnols un de ces bienfaits qui ne s'oublient jamais.

En Autriche, les rapports qui unissaient le Saint-Siè t la Cour de Vienne se sont resserrés, et, comme gage de sincerité et de soumission, on a rétabli les évêchés de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Le Mexique, tourmenté dans sa politique intérieure, a cependant trouvé moyen, grâce aux efforts du Saint-Siège, de se réconcilier, et de rendre la paix aux consciences catholiques.

Le Brézil a suivi ce bon exemple, et le bon exemple venant de partout, les Etats de l'Amérique du Sud se sont joints au concert d'harmonie entre l'Eglise et les sociétés civiles.

En Angleterre, le catholicisme n'a jamais vu, depuis la réforme, de jours plus brillants. Sur cette terre classique de la liberté, on a vu le Cardinal Archevêque de Westminster re r de l'héritier présomptif de la couronne des témoignages non-équivoques de l'estime qu'on avait pour les princes de l'Eglise catholique, et dans l'accueil donné aux actes et aux écrits de cet éminent cardinal et du cardinal Newman, l'attitude de l'opinion publique a donné la mesure du respect dont l'Eglise de Rome était l'objet, même dans les milieux les plus élevés de l'Eglise Anglicane. L'avenir nous réserve le secret de savoir si le Pape actuel ne trouvera pas une solution au plus difficile problème politique que les hommes d'Etat anglais aient en ce moment à envisager.

En Orient, le schisme arménien a pris fin. L'influence de la Papauté s'affirme sur le monde slave. Ses relations avec l'Eglise grecque sont empreintes d'une courtoisie sans précédent. Sans vouloir percer les secrets de l'avenir, on peut dire que jamais, à aucune époque, l'œuvre de pacification que le Concile de Florence n'a pu accomplir, et qui doit mettre fin au schisme d'Orient, n'a paru en meilleure voie de s'accomplir que sous le pontificat de Léon XIII.

Dans l'Extrême Orient, au Japon, en Chine, au Tonkin, l'œuvre des missionnaires se développe. Des cours barbares rendent hommage à la civilisation chrétienne et à la suprématie sociale de la Papauté. Mgr. Ozouf est en train de faire un Japon catholique. L'empereur de Chine est entré en relations directes avec le Souverain Pontife, et si Léon XIII a consenti à conserver néanmoins le protectorat français, l'Eglise est et reste prête à toute éventualité.

En Allemagne, voilà où se trouve le grand triomphe de la politique de Léon XIII. Le ministre qui n'a cédé devant personne, a dû reconnaître qu'il s'était trompé en voulant gouverner contre les intérêts catholiques. L'*Homme de fer* qui avait dit : " *Nous n'irons pas à Canossa,*" s'est incliné devant Léon XIII et a mis fin au Kulturkampf. Ce jour-là, le programme du Pape a reçu des événements une éclatante confirmation. Il a dit au gouvernement le plus formidable de l'Europe : " Vous qui avez " abandonné l'Eglise, ce n'est pas elle qui a besoin de vous, c'est " vous qui avez besoin d'elle," et, sans se rendre à Canossa, Bismark n'en a pas moins pris le chemin qui y menait.

En Italie.... hélas ! il y a une ombre au tableau, une note triste dans ce beau concert du monde catholique.

Ce Pape, diplomate quand il s'agit de questions que la politique peut régler, est le plus intransigeant de tous les Papes, quand il s'agit des droits de l'Eglise. Tant que la maison de Savoie sera au Quirinal, il n'y a pas de réconciliation possible. Le Pape en souffre doublement dans son cœur de Pontife et dans son cœur d'Italien. Mais qui sait ce que, là aussi, nous réserve l'avenir. Autant Léon XIII a mis de vigueur et de hauteur dans tout ce qui touche à la question des rapports entre le Vatican et le gouvernement italien, autant il s'est montré conciliant, quand la foi italienne et l'honneur de la nation se sont trouvés en jeu.

Avec une mansuétude qui sied toujours si bien à la majesté, avec une intelligence qui ne déparerait pas la réputation des plus grandes gloires de la diplomatie européenne, avec une intensité de patriotisme que tous ont admirée et que les Italiens ont profondément ressentie, le Pontife romain a saisi toutes les occasions qui se sont présentées pour affirmer la plus éminente des vertus de l'Eglise, l'amour des peuples et le désir de rehausser leur gloire en élevant les âmes.

A la veille de la campagne du Soudan et de l'Abyssinie, on distribuait de nouveaux drapeaux à l'armée italienne. La foi s'avive à la veille des campagnes où les moins croyants sont forcés de songer au Dieu des batailles. Le gouvernement italien n'ignorait pas que les plus violents champions de l'unité italienne ont un profond respect pour cette foi religieuse qui s'est incarnée comme un symbole dans les races latines. On dut recourir au pouvoir religieux, beaucoup par calcul politique, un peu par un reste de respect pour ces traditions séculaires qu'un peuple n'oublie jamais. L'Eglise avait une belle occasion de se venger des persécutions du pouvoir civil. Un caractère moins haut placé que Léon XIII aurait opposé un refus, justifiable à tous les titres. Le Saint-Père n'hésita pas, et les armes italiennes eurent à suivre les bannières consacrées par la bénédiction pontificale.

Comment après cela se plaindre du refus de Léon XIII de recevoir les cadeaux du roi Humbert, à l'occasion du Jubilé sacerdotal ? Comment le prêtre pouvait-il accepter une offrande du Quirinal, quand la spoliation trône, encore impénitente, dans le palais même du Pontife ?

En attendant, les hommes d'Etat les plus éminents du régime nouveau en sont venus à reconnaître que l'Italie ne peut se passer du Pape, et qu'il ne lui est pas impossible de se passer de Rome. Canossa est peut-être moins loin qu'on ne veut le dire. Dans de telles conditions, d'autres auraient pu exciter les esprits et passionner la lutte. Léon XIII, fidèle à son principe inflexible, n'eût-il fait que ce qu'il a fait, a réservé l'avenir. Il a convaincu ses adversaires eux-mêmes que la résistance de l'Eglise, toute passive qu'elle soit, est invincible.

Voilà l'œuvre immense que ce grand homme d'Etat a pu accomplir en quelques années.

On est ébloui, quand on mesure les hauteurs de cette politique, quand on regarde par la pensée la distance parcourue depuis dix ans.

Un écrivain auquel, du reste, j'ai largement emprunté dans mon travail, établit le contraste entre l'avènement de Léon XIII et l'époque actuelle d'une manière si vive que je ne puis m'empêcher de le citer :

" Il y a aujourd'hui neuf ans, j'assistais dans la Chapelle

" Sixtine à l'exaltation de Léon XIII. On avait longtemps
" balancé entre deux projets : un couronnement dans Saint-
" Pierre, avec toute la solennité et l'apparat des anciens jours,
" ou une modeste cérémonie dans l'étroite chapelle du Vatican.
" Au dernier moment on s'était résigné à la seconde solution,
" comme à la plus convenable au malheur des temps.

. . . . . .

" C'était une pompe sourde et morne. Quelques fidèles,
" quelques curieux, des *reporters* anglais et américains qui dessi-
" naient sur leurs calepins. Du haut de la voûte, d'autres specta-
" teurs regardaient, sévères et presque irrités ceux-là — Michel-
" Ange leur a donné toute la tristesse de sa pensée : les Sybilles,
" les Prophètes semblaient jeter des prédictions mélancoliques
" au cortège qui troublait leur repos ; ombres pâlies que chaque
" jour décolore, leur témoignage avertissait ces ombres vivantes
" que le temps n'épargne aucune grandeur. Les cloches ne son-
" naient pas ; c'était mieux : si elles avaient parlé, on eût attendu
" d'elles un bruit de glas. Beaucoup d'entre nous se demandaient
" s'ils n'assistaient pas à une fin plutôt qu'à un couronnement ;
" plus d'un fidèle était venu là en se disant : " Ne manquons pas
" d'aller voir, c'est peut-être le dernier."

" Je reviens à Rome après ces neuf années ; et ce que j'aperçois
" tout d'abord sur l'horizon de la ville éternelle, c'est la figure
" démesurément grandie de ce vieux prêtre. Dans toutes les
" paroles qui tombent des bouches les plus graves, il n'est question
" que du Pape, de son pouvoir, de sa situation européenne. Il
" suffit d'ouvrir un journal ou de traverser un salon politique
" pour comprendre que le Vatican est à cette heure l'un des
" principaux centres diplomatiques de l'Europe, celui auquel
" viennent aboutir le plus d'affaires et des plus considérables.

" Un envoyé du Pape arrive de Berlin, du lieu où la destinée
" a aujourd'hui ses grands ateliers ; il en arrive comblé d'hon-
" neurs, fort de toutes les caresses que les forts lui ont prodiguées ;
" tous les yeux sont fixés sur *cet ambassadeur d'un trône*
" *anéanti.*"

Il y a quelque chose de surhumain dans cette grandeur, de mystérieux dans cette éclosion calme de puissance qui s'impose sans irriter, qui resplendit sans éblouir.

On croirait assister à une nouvelle rédemption de la société par l'Eglise.

Les signes des temps reparaissent comme autrefois pour annoncer les grandes choses que le Tout-Puissant prépare.

Il y a près de vingt siècles, au moment où la vieille société romaine s'inclinait sous le poids de ses vices vers l'abîme, une étoile mystérieuse brillait soudain au firmament au-dessus du berceau de l'enfant divin qui allait bientôt révéler au monde la doctrine destinée à le sauver.

Aussi corrompue que le monde au temps d'Auguste, plus agitée, plus tourmentée, la société moderne, anxieuse, cherchait elle aussi à l'horizon l'étoile du salut, lorsqu'elle a vu s'avancer vers elle le grand Pontife qui règne sous le nom de Léon XIII. Lui aussi s'avançait sous le feu d'une étoile mystérieuse. Une ancienne prophétie ne nous disait-elle pas qu'après Pie IX, de vénérable mémoire, le successeur de Pierre règnerait sous l'influence de ces paroles symboliques : *Lumen in cœlo !* Cette lumière au firmament ne nous apparaît-elle pas comme une promesse, comme une invitation à la société moderne de se tourner vers ce flambeau qui projette ses clartés, d'un côté sur les abîmes creusés sous nos pieds, et de l'autre sur la voie où nous trouverons le salut ?

De même que l'étoile des temps passés guidait les Mages vers le berceau de Bethléem, de même le *lumen in cœlo* ne convie-t-il point les puissants de ce monde, tous ceux qui ont charge de l'âme des peuples, à se tourner vers ce grand Pontife qui tient en ses mains le secret de la paix du monde, le remède aux maux qui l'accablent.

En effet, la société moderne marche à l'aventure vers des destins inconnus. Plus bouleversée dans les idées que ne l'était la cité antique; selon les apparences, plus irrémédiablement gâtée, que demande-t-elle ? que désire-t-elle ? Ecoutez les socialistes, les anarchistes, les nihilistes et toutes ces sectes de la révolution, et dites si, au milieu de leurs clameurs et de leurs revendications, il surgit une idée morale, une idée de pacification, une apparence de salut pour la société ? Partout c'est à la destruction qu'on aspire ; de toutes parts partent des menaces de bouleversement et de révolution. Tous ces réformateurs ont soif de sang et de ven-

geance. Ce sont les philosophes du dernier siècle, les réformateurs du siècle actuel qui ont produit cette anarchie dans les idées. A quoi bon la religion, ont-ils dit, pour diriger le monde ? La philosophie, la raison pure, est le seul flambeau digne d'éclairer les générations nouvelles. Que l'Evangile aille rejoindre les peuples morts et ensevelis dans l'ignorance. Tous les politiques, tous les gouvernements qui se sont inspirés de cette philosophie perverse, tous les faux docteurs qui ont assis leurs systèmes sur cette bâse, les ont vus durer un peu moins longtemps qu'eux-mêmes, ne laissant pour tout souvenir qu'un peu plus de confusion et d'incertitude dans les idées.

C'est après cette impuissance de la philosophie que la religion a pu produire quelque chose de stable. C'est après les échecs des politiques que le monde voit paraître, sous l'égide de la papauté, un véritable homme d'Etat qui, avec une sûreté de coup d'œil incomparable, une clarté qui porte sur tous les détails, trace, en s'inspirant des lumières de l'Evangile, un plan admirable de régénération sociale. Quelle page sublime de science politique que la célèbre encyclique " *De Civitatum Constitutione Christianâ.*" Quelle leçon pour les peuples, quel avertissement pour les rois ! On dirait qu'un souffle inspiré se dégage de ces précieux enseignements. Jamais la parole humaine n'a eu des accents plus sonores, pour indiquer leur voie aux peuples et aux gouvernants !

Jetons un coup d'œil rapide sur ce traité de la politique qui devrait être le code constitutionnel de la société moderne. Le grand Pape, le grand homme d'Etat nous fait d'abord un tableau de ce que devraient être les états chrétiens. Il pose ce grand principe que tout gouvernement, quelqu'en soit la forme, est compatible avec l'existence de l'Eglise. Il impose par là silence à deux classes d'adversaires qui sont aux antipodes. Que de fois n'avions-nous pas entendu la tribune et la presse anti-catholique, se déchaîner contre l'Eglise, parce qu'elle est l'ennemie des libertés modernes. " Ce que l'Eglise désire, disaient-elles, c'est de retourner à la féodalité du moyen-âge, c'est la théocratie, c'est le règne des prêtres." Malheureusement, il s'est trouvé dans le monde, surtout en France, une école qui a fortifié, sans le vouloir, nos ennemis dans cette croyance. Des catholiques pleins de zèle,

animés des meilleures intentions, prétendaient que la divine constitution de l'Eglise n'était pas conciliable avec le système de gouvernement de la multitude. Léon XIII déclare dans son encyclique *Dei Immortale* " que tous les chefs d'Etat doivent " avoir les yeux fixés sur Dieu, souverain modérateur du monde, " et, dans l'accomplissement de leur mandat, doivent prendre " exemple et recevoir leur loi de Lui."

" Le droit du commandement n'est d'ailleurs en lui-même " nécessairement lié à aucune forme politique. Il peut légiti- " mement revêtir celle-ci ou celle-là, pourvu qu'elle soit réelle- " ment capable de servir l'intérêt public et de procurer le bien " général. Mais, quelque soit la forme du Gouvernement, tous " les chefs d'Etat doivent avoir le regard fixé sur Dieu, souve- " rain modérateur du monde, et dans l'accomplissement de leur " mandat, prendre exemple sur Lui et recevoir de Lui leur loi."

Puis rappelant les idées exprimées sur cette question par ses prédecesseurs, et comme pour faire disparaître toute ambiguité et toute interprétation officieuse, il ajoute, avec cette clarté de langage qui lui est particulière : " Aucune de ces sentences, au- " cune de ces décisions, si on veut les interpréter sainement, ne " proscrit en soi telle ou telle des différentes formes de Gouver- " nement, en tant qu'elles ne renferment aucune contradiction " avec la doctrine catholique et que toutes, si elles sont appli- " quées avec sagesse et avec justice, peuvent garantir la pros- " périté des Etats."

Il n'est pas moins lucide, lorsqu'il définit les limites de l'Eglise et celles de la société civile. Il ne veut ni asservir l'Eglise à l'Etat, ni l'inféoder à aucun parti, à aucune organisation politique. Ces deux sociétés sont souveraines, chacune dans la sphère d'action qui lui est propre. Ces deux pouvoirs ne doivent pas se combattre, mais s'entendre dans la réciprocité de leurs devoirs et de leurs droits respectifs. Il y a entre eux des accommodements et des lois d'harmonie que la parole autorisée du Pontife homme d'Etat précise admirablement.

Léon XIII a des vues admirables sur la question tant débattue de la tolérance en matière religieuse. Après avoir hautement revendiqué la prééminence de l'Eglise Catholique, il s'élève avec force contre l'Etat qui confondrait dans une indifférence voisine

de l'athéisme la religion catholique avec les autres. Et il ajoute : " Néanmoins, l'Eglise ne condamne pas les chefs de l'Etat qui, en " vue d'un bien à atteindre ou d'un mal à empêcher, tolèrent " dans la pratique que les divers cultes aient leur place dans " l'Etat." Je ne veux pas aller plus loin dans l'analyse de cet admirable document qu'on voudrait citer en entier.

Léon XIII s'est élevé au premier rang des hommes d'Etat et des diplomates. Il égale les mieux doués par son esprit fin et délié, et il les surpasse tous en autorité. Il est de la race de ces diplomates de l'Eglise qui ont tenu tête aux empereurs d'Allemagne ; il est de la lignée de ce Consalvi qui arrachait à Napoléon, vainqueur de l'Europe, les libertés concordataires qui assurent le libre exercice du catholicisme en France. Il est hors de pair comme homme d'Etat. Les chancelleries du vieux monde n'ont que des intérêts secondaires à surveiller, comparativement à ceux qui préoccupent le grand Pape. Ici, ce sont les catholiques d'Allemagne, persécutés depuis des années par les lois du *Kulturkampf*, qui, sous sa direction, vont à la conquête de leur liberté que le plus puissant ministre de l'Europe leur avait enlevée. Là, c'est la France—je devrais dire le Gouvernement de la République française—qui a fait de la persécution religieuse et de la pratique de l'athéisme un engin de popularité, qu'il faut ménager pour qu'il ne déchire point le Concordat et n'aggrave pas la position déjà si malheureuse du clergé. Sa sollicitude s'étend partout où il y a un groupe des trois cents millions de catholiques qui l'aiment et le révèrent. Aux Etats-Unis, nous l'avons vu intervenir entre les Chevaliers du Travail et leurs patrons, se faisant accepter comme arbitre dans une des questions les plus épineuses qui pût s'offrir à l'attention d'un homme d'Etat. Nous l'avons vu ouvrir des négociations avec les souverains de la Chine et du Japon, pour étendre le protectorat de l'Eglise sur les fidèles de ces lointaines contrées.

Et sa chancellerie n'a pas à ses ordres des centaines de mille bayonnettes pour l'appuyer ou le défendre. Son prestige est tout moral et n'en est que plus grand, parce qu'il s'inspire de considérations qui dominent de toute leur hauteur les intérêts des royaumes de la terre. Il est l'autorité morale la plus haute, la plus majestueuse, la plus écoutée de l'univers. Aucun souve-

rain, nul homme d'Etat, nul chef de religion n'aurait pu tenir le langage de l'encyclique sur la constitution chrétienne des Etats. Cependant tout ce qui est ami de l'ordre et de la raison, de l'Orient au Couchant, du Nord au Midi, s'est incliné devant sa parole et n'a trouvé rien à reprendre aux doctrines qu'elle expose.

Inclinons-nous à notre tour devant cette autorité qui tire sa force de Dieu même, de l'existence vingt fois séculaire de l'Eglise, et du caractère, des talents supérieurs, du génie dont le ciel a doué ce Pape immortel et ce grand homme d'Etat. Inclinons-nous devant sa parole et suivons les conseils de celui dont la sollicitude s'est étendue jusqu'aux fidèles du Canada, jusqu'à cette grande institution sous les auspices de laquelle nous sommes réunis ici ce soir, institution fondée et maintenue au prix de tant de sacrifices et qui ne se propose qu'une chose : l'avancement et la prospérité de la patrie canadienne par l'enseignement chrétien des lettres et des sciences.

Suivons aussi les conseils qu'il donne aux catholiques de l'univers entier : " Unissez-vous pour résister à vos nombreux ennemis." Les catholiques d'Allemagne l'ont écouté, et ils ont triomphé. Les catholiques de France, qui seraient si puissants s'ils étaient unis, sont restés divisés et sont débordés par leurs ennemis. On est porté à verser des larmes, quand on songe que, sans ces malheureuses divisions, la liberté de l'Eglise aurait été restaurée avec gloire, et qu'au lieu de ce bonheur nos frères subissent les brutalités d'un régime qui ne veut de la liberté de conscience que pour ceux qui n'ont aucune croyance.

Profitons de cette triste expérience. Ecoutons un homme qui s'y connaît aussi bien dans les affaires de ce monde que dans celles du ciel. Que les catholiques du Canada soient unis, les fidèles autour de leurs prêtres, et ceux-ci autour des évêques. Notre union parfaite serait l'offrande la plus précieuse que nous pourrions donner au Saint Père. N'oublions pas que cette union signifie " l'union de l'Eglise et de la civilisation," cet objectif élevé de la politique du Grand Pontife, la note dominante de son œuvre, le programme de sa vie, et le testament qu'il laissera à ses successeurs.

tenir le
s Etats.
ison, de
devant
qu'elle

qui tire
aire de
dont le
Incli-
ui dont
jusqu'à
e nous
nue au
chose :
ar l'en-

ques de
mbreux
ils ont
uissants
r leurs
ge que,
rait été
frères
erté de

me qui
ie dans
nis, les
vêques.
ie nous
e union
if élevé
de son
aissera